

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 45
MONTREAL, 10 AVRIL 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'HIVER QUI S'EN VA



LA DERNIÈRE PATINEUSE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 10 AVRIL 1897

DEVINETTE



—Eh, l'hôtelier, vite à manger, n'est-ce pas ?

—Voilà, messieurs, le temps de servir mon voyageur.

—On êtes-vous donc ?

NUMERO DE PAQUES!

A l'occasion des fêtes de Pâques nous avons décidé de faire sortir un numéro exceptionnel en couleurs à 36 pages.

Le succès qui a accueilli l'apparition de celui de Noël, après tant d'efforts pour réaliser la tâche difficile d'un numéro imprimé en couleurs, sur nos presses et par nos seuls moyens d'action, nous a déterminé à recommencer cette expérience et à offrir à nos lecteurs et abonnés un spécimen plus parfait encore.

Nous ferons donc de notre prochain numéro un tirage exceptionnel à 25,000 exemplaires, et afin que ce qui s'est produit pour celui de Noël ne se renouvelle pas, nous prions nos dépôts, tant du Canada que des États-Unis, de nous écrire à l'avance en indiquant la quantité d'exemplaires qu'ils désirent, car nous limiterons strictement le tirage à la quantité indiquée ci-dessus.

PENSÉES ANCIENNES D'AUTEURS INCONNUS

Les pères et mères reçoivent tôt ou tard des fruits bien doux ou bien amers, de l'éducation qu'ils ont donnée à leurs enfants.

x

Il n'y a rien de fortuit au monde et tout ce qui arrive y arrive par l'ordre et la permission de Dieu.

x

Il n'y a pas de famille sans croix et sans tache ni longtemps sans infortune et sans changement.

x

Beau à vingt ans, fort à trente, sage à quarante, riche à cinquante ou jamais.

x

A mesure qu'on avance en âge, on devient meilleur ou plus méchant.

x

L'enfance donne souvent des présages certains de la vieillesse.

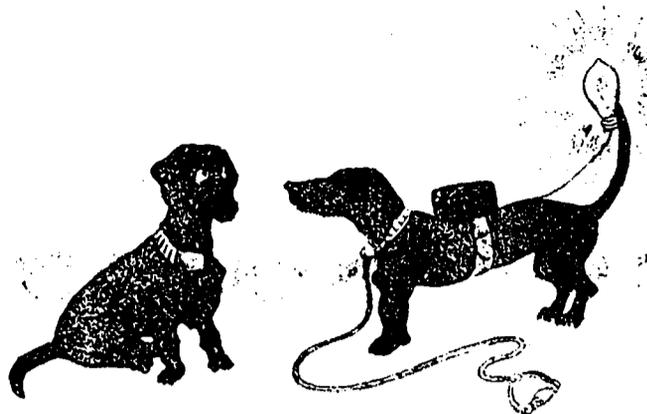
x

L'homme prudent fait en sorte de n'avoir point d'ennemis.

x

Il reste toujours quelque cicatrice de la plaie.

O PROGRÈS!



Ce qu'un inventeur Montréalais vient de breveter afin d'utiliser les chiens errants.

LA MEME CHOSE

Monsieur Léon. — Dis, Bidou, peux-tu me procurer une mèche de cheveux de ta sœur, je te donnerai vingt-cinq cents ?

Bidou. — Donnez et je vous dirai où elle les achète.

IL Y ÉTAIT HABITUÉ

Monsieur Léon. — Bidou, tu est un joli petit garçon.

Bidou. — C'est ce qu'ils me disent tous lorsqu'ils me rencontrent avec maman pour la première fois.

TEMPS DURS

Le petit Moïse (comme il fermait le magasin paternel, un des bouges de la rue Craig). — Bère ! Est ce que che fais remonter l'horloche ?

Le père Abraham (soupirant). — Non, Moïse, les affaires sont drep tures. Laisse l'horloche drannique ça saufera l'usure tes roues.

PETITE AFFAIRE

Visiteur anglais, à Chicago. — Voyons, garçon, que signifie cela, voilà un menu en français ?

Le garçon. — Ne vous occupez pas de ça, Monsieur, le cuisinier est irlandais.

FACILE A SE RAPPELER

L'avocat (plaidant). — Mon client avait 36 cochons, messieurs les jurés, veuillez vous rappeler du fait, car c'est très important pour la cause. Enfin, il y en a juste autant trois fois que vous êtes de jurés dans la boîte.

IMPOSSIBILITÉ

Rouleau. — On dit le plus grand bien de cette plongeuse et des exercices qu'elle accomplit, mais je parierai bien quelle ne reste pas plus d'une minute sous l'eau.

Rouleau. — Pourquoi cela ?

Rouleau. — Parce qu'il n'y a personne dedans avec lequel elle puisse causer.

QUI L'AURAIT PENSÉ

Le professeur (distract). — Échanté de vous revoir, mademoiselle, après tant d'années écoulées.

La vieille dame. — C'est que je ne suis plus demoiselle, mon cher monsieur, je suis mariée et mère de famille. De grands enfants même !

Le professeur (de plus en plus distract). — Mariée ! Mère de famille ! Qui jamais aurait pensé cela !

IMPOSSIBILITÉ

Lui. — Pourrais-je embrasser votre main, Henriette ?

Elle (remontant son voile). — Non, Julien, j'ai mes gants.

LA RAISON

Le petit Claudin. — Papa, veux-tu m'acheter une montre, dis ?

Le papa. — Une montre ! Et pourquoi cela, mon chéri ?

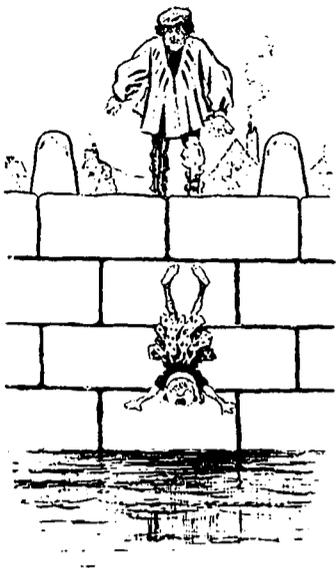
Le petit Claudin. — Je voudrais l'échanger avec le petit Jules pour un petit chien.

PAS DANS LE TRAIN



Le vieux John vient de s'étendre sur... l'envers de la poitrine. Le jeune Bob lui crie : "Eh, l'ami, vous n'êtes pas dans le train ! Il fallait attacher vos patins autre part qu'à vos pieds, si c'est sur ça que vous glissez !"

LES SABOTS DU PÈRE MARTIN



I
Un petit enfant est tombé à l'eau dans le Canal de Lachine.



II
Mais le père Martin est survenu et, courageusement, s'est jeté à l'eau à la recherche du bébé.



III
Qui prouve qu'avec un brin de courage et une bonne paire de sabots on peut se rendre utile à son prochain.

retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France une " femme de ménage."

JULIETTE LAMBER.
(Me Adam)

CONFIDENCES

Grand'papa. — Comme ça mon petit chéri, tu as eu la première place à ta classe cette semaine ?

Le petit Henri. — Oui, grand'papa et j'en suis bien fâché, va !

Grand'papa. — Et pourquoi cela ?

Le petit Henri. — Parceque maman ne savait pas que je pourrais y arriver et à présent elle me tourmentera pour que j'y arrive encore.

PAS LE MEME MOTIF

Madame Bellelangue. — Oh ! madame Beaubec, vous voyez en moi une femme cruellement tourmentée.

Madame Beaubec. — Vraiment, madame Bellelangue !

Madame Bellelangue. — Oui, comme je suis une femme soumise et tranquille et que je ne m'occupe pas de ce qu'on ne me veut pas dire, je range mon frein, mais c'est égal, on ne me retirera pas de l'idée que mon mari me garde un secret et je ne serai satisfaite que quand je saurai ce que c'est.

Madame Beaubec. — Ah ! il n'y a pas qu'à vous que ça arrive, ma chère madame Bellelangue, mon mari aussi, à moi, me retient quelque chose et j'en suis tourmentée parce que je sais ce que c'est !

Madame Bellelangue. — Voilà qui est vraiment extraordinaire. Et qu'est-ce que c'est ?

Madame Beaubec. — De l'argent !

A DEUX TRANCHANTS

Julie. — Tu sais que Rose doit se marier le mois prochain et aller habiter en Europe !

Hélène. — Cela va être bien dur pour ses parents de la perdre.

Julie. — Oh, je ne sais pas. Ils ont si souvent essayé de la perdre depuis dix ans !

CHICAGOENERIES

Le commis d'hôtel. — Excusez-moi, monsieur, mais tout est plein ici, je suis forcé de vous donner une chambre au dix-huitième plancher.

Le voyageur. — Très bien, très bien. Mais si quelqu'un vient pour moi, dites lui que je ne suis pas en ville.

PREUVES SUFFISANTES



Mr Dustock. — J'ai bien envie de faire arrêter ce jeune homme sous l'accusation d'avoir essayé d'obtenir de l'argent de moi sous de fausses représentations !

Mme Dustock. — Et quand a-t-il donc commis une chose semblable ?

Mr Dustock. — Quand ! Mais il vient ici, depuis deux mois, trois ou quatre fois par semaine, prétendant aspirer à la main de Maud.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DIX

L'IMMACULÉE

Quand l'aurore de ses vingt ans
Naquit, il naissait, le printemps,
Le ciel riait, et, pour lui plaire,
Les fleurettes cachaient la terre.

Nul ne doutait qu'elle pût faire
Régner la joie ou le beau temps
Pour égayer les mécontents
Ou pour mettre sa robe claire.

Mais l'hiver vint — ce fut sa mort :
Elle mourut comme s'endort
Une enfant — le bras sous la joue.

Sur son cercueil, on mit des fleurs,
Et ce furent les fossoyeurs
Qui lui jetèrent de la boue !

ARMAND HALLEUX.

INSTANTANÉS

XXIX

CARTHAGE

III — LE SOIR

Le soleil, comme à regret, abandonne peu à peu le panorama dont, presque seul, il a fait la féérique splendeur.

Le bleu clair du firmament se teinte, peu à peu, de nuances gris-perle.

Au-dessus de la montagne, derrière laquelle l'astre envoie encore ses ultimes rayons, semble flotter un immense voile de gaze, rose d'abord, puis orange, puis grenat, puis violet.

Tout successivement, montagne, forêt, oued, vignes, moissons, grève, cité, se couvre de teintes de plus en plus sombres tandis que, du sol, monte un très léger et frais brouillard.

Dans la plaine, les tentes des nomades se dressent en hâte. On entend les appels lointains des bergers ramenant leurs troupeaux et, sous la nuit qui s'avance, les haies de cactus affectent mille formes étranges, fantomatiques, décor merveilleux pour tous les bruits sinistres qui semblent saluer le départ de l'astre roi.

Un ricanement de hyène vient de saluer les premières ombres de la nuit, bientôt suivi de quelques plaintifs aboiements, — encore éloignés, — ceux des chacals qui, tout à l'heure, viendront rôder autour des douars, en quête de quelque proie.

C'est la nuit qui commence.

SILVIO.

FEMME D'INTÉRIEUR

Pour une femme d'intérieur tout devient utile ou plutôt utilisable. Chez le peuple, l'aisance s'accroît ; chez la bourgeoise qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente et, par la même raison, au faite de la société. La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions et le bonheur naît, se continue et se conserve dans des milieux qui bénéficient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu : l'utilisation des ressources et la stabilité des goûts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme, de plus en plus, doit prendre sa part du labeur commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celles de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées,

DOUBLE BUT ATTEINT



I

Ceci est une invention brevetée due à un Montréalais qui l'a mise à jour au temps des grosses manches.



II

Mais à présent, il est encore facile de l'utiliser quand on va accomplir quelque petite partie en famille et qu'il pleut.

JEUNESSE :

(Pour le SAMEDI)

Dans une vaste plaine, un tout petit cours d'eau.
Sur ce petit cours d'eau, une bien blanche barque.
Au-dessus, le ciel bleu, le vol fou de l'oiseau,
Et au milieu du ciel, Phébus, astre monarque.

La barque va vite, rapide est le ruisseau,
Et sur ses bords fleuris, aux doux parfums de roses
Ne croit pas le chardon. Tout y est doux et beau,
Ni soucis, ni chagrins, ni visages moroses.

Et l'insouciance gaie, et les amours lutins
Et la force et l'espoir, semillant équipage
Dirigent la barque. Mais ces joyeux marins
Doivent sans s'y fixer, envier le rivage.

Car tous ont reconnu, dans la plaine le Temps,
La Vie dans le cours d'eau, et dans la belle barque
La riante jeunesse, image du printemps
Qui s'enroule trop vite au fuseau de la Parque.

ALEXANDRE FRIGON.

Montréal, 11 mars 1897.

A L'IMPROVISTE

Cette nuit-là, le général Desthières, récemment promu au commandement de la belle 2^{me} brigade de cavalerie, dont un des régiments est à Paris et l'autre à Versailles, dormait fort mal. Il se disait ceci : « Mon régiment de Paris, je le vois tous les jours, c'est parfait ; mais mon régiment de Versailles... Il est précisément commandé par le colonel Dupitray, mon camarade de promotion, un brave homme qui a eu moins de chance que moi. Il est vrai qu'à Saint-Cyr il était un peu flemmard, ce brave Dupitray. Décidément il faudra que j'aie vu son régiment, à l'improviste. Au fait, puisque je ne dors pas, pourquoi pas ce matin ?

Il alluma une bougie et vit qu'il était près de quatre heures.

—Allons, c'est décidé. J'ai juste le temps d'arriver au moment où commencent les exercices, après le réveil.

Il sonna son ordonnance Perdriol, qui apparut quelques minutes après, avec les yeux tout bouffis de sommeil, et lui ordonna de seller immédiatement la jument de pur-sang *Capucine* ; lui, il suivrait sur *Nélusko*, le cheval d'armes.

Je ne sais pas ce que pensa l'ordonnance ainsi dérangé en pleine nuit, mais avec cette discipline qui est précisément la force des armées, il répondit simplement :

—Bien, mon général.

Et tout en bâillant d'une manière lamentable, il descendit seller aux écuries.

Une demi-heure après, le général Desthières, rasé de frais, la moustache en croc, le torse moulé dans le dolman à brandebourgs noirs, sautait sur *Capucine* sans l'aide de l'étrier, en faisant un rétablissement sur les deux poignets, et partait au petit trot suivi à vingt pas par Perdriol.

Dans la nuit noire, il traversa ainsi le pont d'Iéna, Billancourt, prit le pas pour la montée de Sèvres, et se remit ensuite au grand trot tout le long de l'interminable route de Versailles. Il faisait un petit vent un peu humide ; çà et là quelques fenêtres commençaient à s'allumer dans la campagne endormie. A Virolay, la forge flambait comme une fournaise, et devant la forge, les maréchaux apparaissaient comme des êtres fantastiques.

Et tout en trottant, le général philosophait. Evidemment, à cette heure crépusculaire, il serait plus agréablement dans son lit, mais il n'aurait pas l'apre satisfaction que donne l'accomplissement d'un devoir. Toujours il avait ainsi divisé sa vie en deux parts ; le travail et le plaisir, le premier étant pour ainsi dire l'excuse et le piment du second. Jusqu'au dîner, il était le militaire ardent, fanatique, convaincu, dont tout le temps était dû à la patrie. Le soir, il endossait le frac ; rejoignait les camarades du club et s'écriait gaiement : A demain les affaires sérieuses ! Cette existence en partie double n'était pas sans charme, et permettait d'être toujours prêt à tout, avec le corps aussi entraîné que l'esprit.

Cependant, il arrivait près des grilles de Versailles. Un employé de l'octroi approcha avec sa lanterne, et reconnaissant le képi brodé à feuilles de chêne, s'empressa de s'effacer en saluant. Desthières enfila toute l'avenue de Sceaux et s'arrêta devant le quartier.

Immédiatement, sur l'appel de la sentinelle tout ahurie de voir arriver le général à pareille heure, le poste s'agita et sortit avec un grand bruit

de fourreaux de sabres traînant sur les pavés de la voûte. Puis l'adjudant de semaine accourut en boutonnant sa tunique en hâte, tandis que Desthières sautait lestement à terre.

—Donnez des ordres pour qu'on bouchonne vigoureusement ces deux chevaux, et faites-moi demander le colonel.

Puis il entra dans la salle du rapport et s'assit devant le poêle, attendant.

Pendant ce temps, le colonel Dupitray, prévenu de l'arrivée du général, se levait. Je ne pourrais pas dire qu'il ne jurait pas *in petto* : « Que le bon Dieu le patafiole ! » Mais comme il était seul dans sa chambre, cette exclamation le soulageait un brin sans être en rien attentatoire à cette discipline qui — je l'ai déjà dit — fait la force des armées. Très gros, un peu apoplectique, il soufflait en tirant sur ses bottes et en croisant les tresses d'une chaude pelisse, devenue un peu étroite du ventre. Enfin, il prit le stick qui doit compléter la tenue d'un bon colonel de cavalerie, même lorsqu'il n'a nullement l'intention de monter à

cheval, et d'un pas un peu lourd il se rendit tout en mangréant, au quartier.

Dès la porte il prit l'air souriant et ravi que doit avoir tout inférieur recevant la visite inopinée de son chef, et tendant les deux mains à son vieux camarade Desthières :

—Ah, te voilà, mon général ! C'est gentil de venir me voir à Versailles. Tu viens déjeuner avec moi ? Parfait.

—Je ne sais pas si je pourrai rester à déjeuner, répondit le général beaucoup moins expansif, c'est une question que nous déciderons plus tard, mais auparavant je voudrais bien que tu me fasses voir un peu ton régiment.

—Très bien. Qu'est-ce que tu veux voir ?

—Tout ce que tu voudras.

—Mais enfin... tu n'as pas une préférence ?

—Non, je te laisse le choix.

—Eh bien... veux-tu voir les anciens ?

—Où sont ils tes anciens ?

—Mais... sur le terrain, à Satory.

—Va pour Satory. Fais-moi seller un cheval frais, et en route.

CE QU'IL AURAIT FAIT



Elle. — Si tu ne m'avais jamais rencontrée, aurais-tu jamais aimé une autre fille autant que tu m'aimes ?

Lui. — Ma chère, si je ne t'avais jamais rencontrée, je crois bien que je me serais suicidé.

AU VILLAGE



HEUREUSE ENFANCE.

Un quart d'heure après, les deux officiers botte à botte grimpaient le raidillon qui mène au champ de manœuvre. Le jour s'était levé, un jour sale, tout embrumé, et Dupitray crachait désespérément — un vieux restant de pituite mal soignée. Arrivé sur le terrain, le colonel, se haussant sur les étriers, fouilla l'horizon. On descendit d'abord vers les docks du campement, puis on obliqua vers la route du Polygone, on redescendit vers Guyancourt; rien, rien, pas l'ombre d'un cavalier.

— Ah çà, où sont-ils tes anciens? demanda le général.

— Evidemment, ils n'y sont pas. Je n'avais pas réfléchi. C'est aujourd'hui mercredi, ils doivent travailler sur les grandes routes.

— Sais-tu sur quelles routes?

— Ça dépend... Le secteur varie. Tu comprends, il faut laisser aux capitaines commandants une certaine latitude.

— Bon! Je vois que nous ne trouverions rien. Eh bien alors, que veux-tu me montrer à la place?

— Les recrues? Veux-tu voir les recrues?

— Elles ne doivent pas encore savoir grand'chose; mais enfin, je veux bien. Où sont-elles, tes recrues?

— Mais... sans doute sur le terrain...

— Pas du tout, nous en venons, nous les aurions vues quelque part. Elles doivent être aussi sur les grandes routes. Alors fais-moi voir autre chose.

— Veux-tu examiner les élèves brigadiers au quartier?

— Ça, c'est intéressant, ça me va.

On revint à Versailles, et le général et le colonel montèrent à la salle des écoles. La porte était fermée.

— Allons, tes élèves brigadiers sont aussi sur les grandes routes?

— Sans doute... puisqu'ils ne sont pas à la théorie.

— Alors, décidément tu ne peux rien me montrer du tout?

— Mais si, s'pristi, je ne veux pas te laisser partir comme ça. Veux-tu aller à la salle d'armes? Tu verras au moins les prévôts.

— Les prévôts?... Enfin, je veux bien voir tes prévôts.

La salle d'armes était fermée! Quant aux écuries, elles étaient vides.

— Allons, décidément, tout le monde est sur les grandes routes, soupira le général.

— Mais si le quartier est vide, c'est précisément parce qu'on travaille au dehors. Tiens, une idée, veux-tu voir les cuisines? Il y a certainement du monde aux cuisines.

— En es-tu bien sûr? Enfin, allons aux cuisines.

Le général Desthères entra. O bonheur, les cuisiniers étaient à leur poste! Le général prit une cuillère en ruolz qu'on lui tendait — la cuillère de la dégustation — et goûta un succulent bouillon aux choux.

Cela fait, il hêla son cheval, puis se mettant en selle :

— C'est égal, Dupitray, avoue que je n'ai pas de chance. Partir de Paris à cinq heures du matin, et faire quarante kilomètres à cheval, rien que pour goûter ta soupe, c'est dur. Allons, adieu, j'espère être plus heureux une autre fois.

Et le général Desthères reprit pensif le chemin de Paris, suivi de l'ordonnance Perdriol, tandis que le colonel Dupitray décontenancé murmurait :

— Aussi, quelle drôle d'idée de ne pas me prévenir.

RICHARD O'MONROY.

L'ABUS DU TABAC

Le vieux Noë (lisant sa gazette). — Ça, c'est original, par exemple! Voilà t-il pas que dans l'accident de chemin de fer qui vient d'arriver, tous les occupants du char-fumoir ont été tués ou blessés et que pas un seul des passagers des autres chars n'a eu une égratignure!

Mme Noë (triumphante). — Tu vois, Noë, quand je te disais! Voilà où conduit l'abus du tabac.

UN OBSERVATEUR

Le patron. — C'est vous qui désirez être employé dans ce magasin?

L'aspirant. — Oui, monsieur.

Le patron. — Vos certificats sont bons et vous me plaisez beaucoup mais, dites-moi, êtes-vous marié?

L'aspirant. — Non, monsieur.

Le patron. — Dans ce cas là il n'y a rien de fait, nous ne prenons ici que des gens mariés, les célibataires n'obéissent pas aussi bien.

RÉHABILITATION

C'était à l'hôpital; un célèbre chirurgien, examinant la blessure d'un malheureux soumis à ses soins fit remarquer qu'on lui voyait la cervelle.

— Ah, Docteur, s'écria le blessé sortant de sa torpeur, ayez donc l'obligeance d'écrire de suite à mon père, car il m'a toujours accusé de n'en pas avoir pour un sou.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

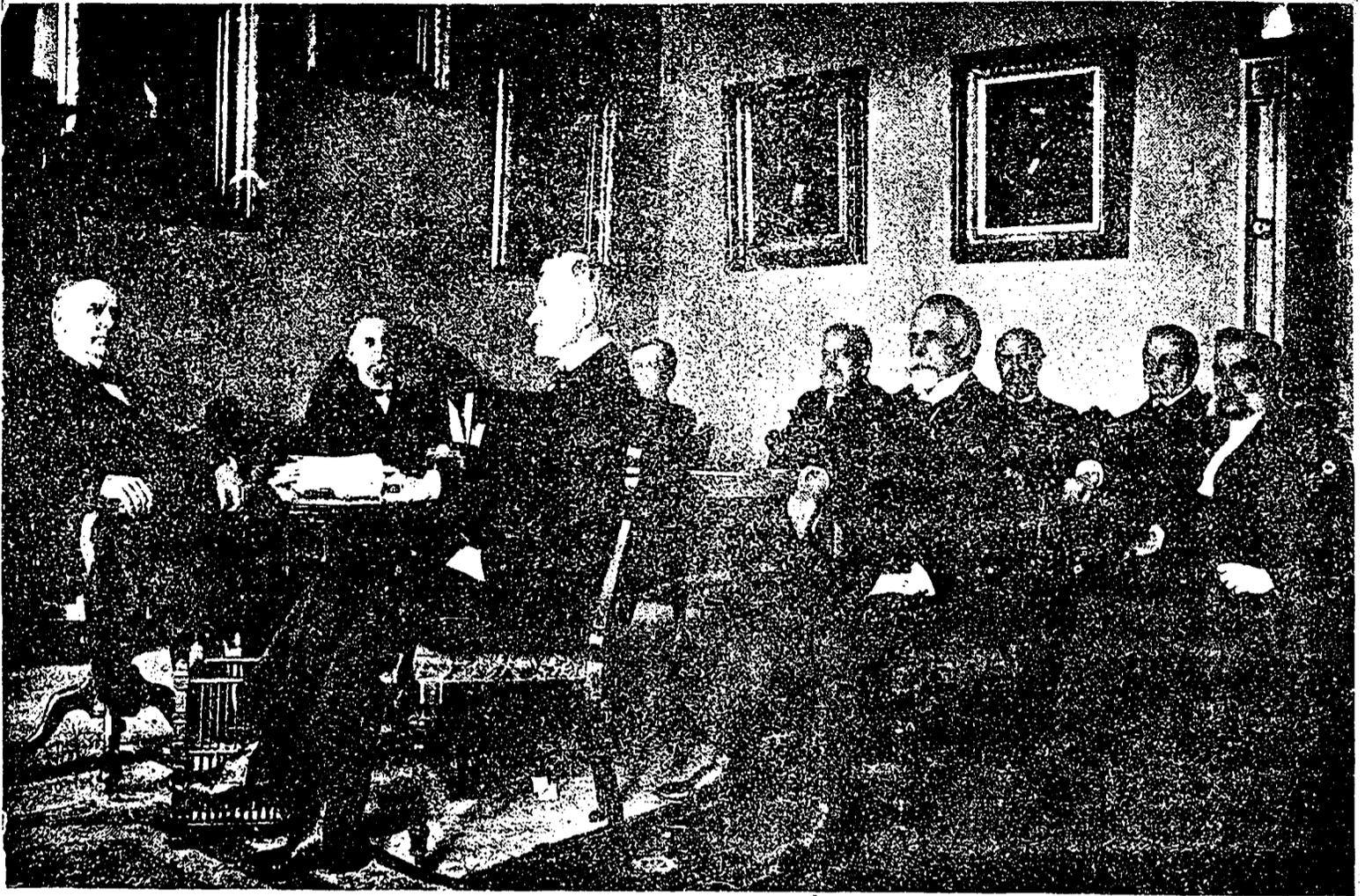
Madame (sanglotant). — Edouard, vous êtes le dernier des hommes pour me rendre ainsi la vie intolérable. Ah, que je voudrais être morte!

Huit jours après, madame poursuivait en \$20,000 de dommages, la compagnie du chemin de fer où son mari avait trouvé la mort dans un accident.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

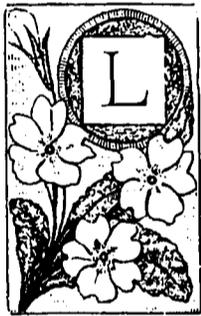
contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



President McKinley. Mr Gage. Mr Sherman. Juge McKenna. Gouverneur Long. Général Alger. Mr Wilson. Mr Bliss. Mr Gary.

LE CABINET MCKINLEY EN SESSION.



Le président McKinley est enfin installé, son cabinet fonctionne et nous allons connaître, avant peu, la solution de cette agaçante question de tarif qui tient suspendu le commerce du monde entier.

Qui a-t-il à augurer des tendances bien connues du président et d'une partie de son entourage ?

L'Amérique va-t-elle, délibérément, déclarer la guerre à l'Europe, la guerre commerciale s'entend, avec tout le cortège des représailles que ne manqueront pas d'exercer tous les pays dont le commerce souffrira de cette décision ?

Nous présentons à nos lecteurs les figures, encore peu familières, des hommes composant le nouveau ministère ; de la route suivie par ces hommes sortira, ou une ère brillante de transactions ou la plus terrible crise du siècle. Que la sagesse inspire donc ce cénacle pour qu'il se range à la vraie, la seule solution, qui en respectant la prospérité commerciale des États-Unis, laisse au monde entier la marge nécessaire pour assurer la sienne, c'est-à-dire un tarif raisonnable et non un tarif de prohibition.

**

Le voyage annuel accompli en France par Sa Majesté la reine d'Angleterre, attire l'attention sur le charmant pays où, déjà depuis longtemps, la doyenne des têtes couronnées vient demander au doux ciel du Midi, le repos physique et moral que réclame son grand âge.

C'est à Cimiez qu'est donc descendue la reine qui, si elle abandonne volontiers ses ministres, ne se sépare pas aussi facilement de ses commensaux habituels, au premier rang desquels est sa fille favorite, la princesse Béatrice de Battenberg et ses enfants.

À la tête de la domesticité suivant la reine dans ses voyages, il faut citer son fidèle Indou à la fois secrétaire indou et valet de confiance qui remplace le légendaire Écossais, John Brown ; quelques serviteurs familiers, piés de longue date aux habitudes de la souveraine, voilà pour le côté des gens.

Mais ce n'est pas tout, il y a encore les bêtes, — ces frères inférieurs.

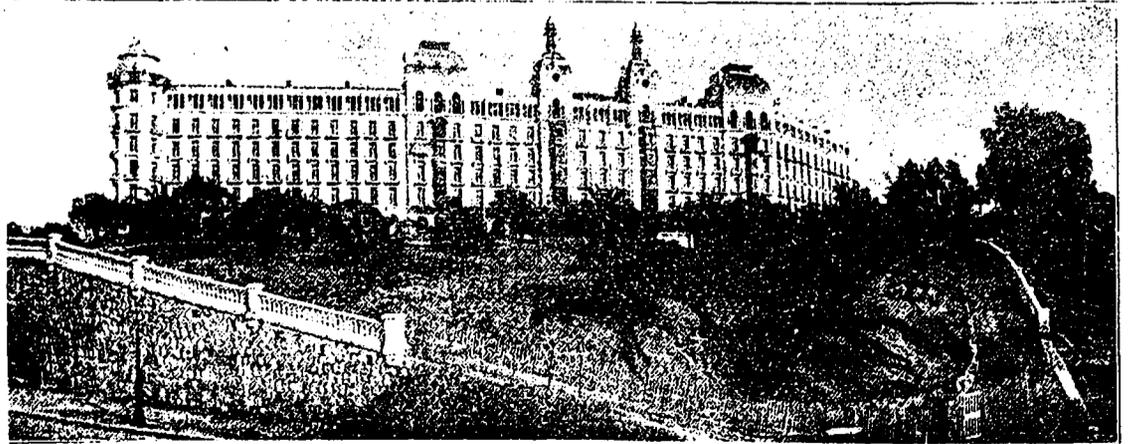
D'abord l'inséparable âne gris qui a l'honneur, attelé à une légère et basse charrette anglaise, de traîner sa maîtresse dans les intimes promenades du parc. Puis les chiens, du moins les plus familiers de ces animaux, qu'affectionne tout particulièrement la reine et dont elle a une superbe collection. Cette affection suit, même après la mort, ceux qu'un humoriste prétendait être " ce qu'il y avait de meilleur dans l'homme ", et quand la Parque cruelle a fauché leurs jours, les toutous royaux dorment paisiblement sous les fourrés mystérieux du magnifique parc d'Osborne, rappelés à la mémoire de ceux qui les ont connus par de superbes mausolées portant leurs noms. C'est à Osborne que repose *Dash* qui, quand la reine rentra au palais Buckingham, après la cérémonie de son couronnement, vint, le premier, lui apporter l'hommage de ses joyeux aboiements.

On y voit aussi le tombeau de *Noble*, gourmand invétéré que la patience de sa royale maîtresse avait, — triomphe du dressage, — amené à conserver entre les dents, une demi-heure au besoin, un succulent gâteau qu'il ne devait manger qu'à un signal donné.

Le *Looty*, chien historique s'il en fut, ramené du Palais d'Été de l'Empereur de Chine, changeant de maître mais conservant le rang privilégié de chien royal.

Et le fidèle *Sharp*, " aux regards presque humains ", dit la légende, et tant d'autres dont les noms m'échappent qui ont tenu plus ou moins longtemps, dans le cœur de leur maîtresse, une place importante.

Des peintres en renom ont conservé leurs traits à la postérité et les



LE RÉSIDENCE DE LA REINE A CIMIEZ (FRANCE).

à Warrilles d'Osborne, de Windsor ou de Balmoral, témoignent du court passage, sur cette terre, de tous ces "amis de l'homme" fidèles et bons.

A Cimiez, trône le beau *Darnley II*, un colie superbe qui partage avec deux autres représentants de la race canine, *Marco* et *Gina*, deux loulous de Poméranie, le privilège d'être favoris de la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, dont le glorieux jubilé va être célébré le mois prochain. Ce sont ces trois héros que représentent nos dessins.

La reine adore également les chevaux ; — qui n'a entendu parler du poney blanc de Blenheim Park, de *Jessie* qui, pendant vingt cinq années, fut la jument de selle de la reine, de *Picco*, petit cheval de Sardaigne, d'un fort mauvais caractère, paraît-il.

Si Sa Majesté Victoria lère témoigne aux animaux tout l'amour qu'ils lui inspirent, ses sentiments d'humanité s'étendent aussi aux hommes et la pression exercée par elle n'a pas peu contribué à la suppression complète et définitive du duel sur toute l'étendue du territoire britannique.

Elle a favorisé, de tout son pouvoir et au détriment de l'escrime ou du tir au pistolet, fort abandonnés actuellement de la gentry anglaise, les autres exercices du corps, notamment la bicyclette.

Un jour, Sa Majesté, à ce moment en villégiature dans l'île de Wight, rencontra, sur la route de Newport, une dame montée sur un tricycle. Elle trouva intéressant cet exercice, fit acheter deux machines et invita les jeunes femmes de son entourage à faire l'expérience de ce nouveau mode de locomotion.

Du tricycle à la bicyclette, la pente était glissante et, malgré la réputation inspirée à une souveraine octogénaire par la révolution considérable que devait introduire ce système d'équitation dans le costume féminin, les jeunes princesses de la famille royale eurent bientôt l'autorisation



MARCO ET GINA, LOULOUS DE POMÉRANIE.

de se livrer au ramassage des "pelles" sur les grands chemins de l'île.

On se rappelle celle d'une des filles du prince de Galles sur une rue de Londres.

Mais ces digressions nous ont éloigné de notre sujet : la Reine venant demander à la France l'hospitalité habituelle et l'incident d'une rencontre avec le Président de la République Française lors de son passage près Paris.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne le mérite à cet acte de courtoisie internationale, il faut néanmoins admettre qu'il témoigne d'une cordialité de relations ne pouvant qu'aider à la solution pacifique des redoutables problèmes se jouant actuellement sur l'échiquier de la politique européenne.

**

C'est une affaire bien parisienne que le duel intervenu entre le maître d'armes italien, chevalier Pini et monsieur Albert Thomeguex, un très fort amateur français.

C'est le mercredi 17 mars, à deux heures, que l'engagement devait avoir lieu, au champ de courses de St-Ouen.

Bien avant l'heure une nuée de reporters, d'amis, de simples curieux trouvaient, dans leur désir d'assister à l'action, le moyen de pénétrer dans le vieux parc ce qui fait que, quand les intéressés, suivis de leurs témoins et de deux médecins, se présentèrent sur le terrain, il y avait jusqu'à des photographes, un cinématographe même, a-t-on dit, qui les attendaient impatiemment.

Mais d'abord, le motif de la ren-



DARNLEY II, COLLIE FAVORI DE LA REINE.

contre : Un orteil érasé à la sortie d'un assaut au cours duquel Pini avait développé toute sa science des armes, servie par la plus étonnante agilité, mais dont Mr Thomeguex, avait exprimé, à haute voix, tout son mécontentement.

Y avait-il corrélation entre la critique émise et le pied érasé ? Toujours est-il que l'amateur provoqua le maître et qu'une rencontre, à l'épée de combat, fut décidée malgré toute l'opposition des témoins pour l'empêcher.

C'est une erreur de croire qu'un duel, entre des maîtres incontestés, tels que Pini et Thomeguex, dut avoir une issue fatale et de nombreux exemples sont là pour confirmer cette affirmation.

Généralement, les rencontres, entre professionnels de la lame, durent longtemps mais sont anodines et se terminent par une égratignure.

L'exemple du célèbre maître Jean Louis, tuant successivement, sur le terrain, douze maîtres italiens, ne peut infirmer cette règle quasi générale. Mais on se représentait mal Thomeguex, gros et lourd, déjà âgé, faisant face à la fougue, à l'impétuosité du nerveux et jeune Pini.

Il a déconecté toutes les prévisions ; son jeu savant, impeccable, bien français, a tenu en échec le maître incontesté de l'escrime italienne, si souple et quelquefois si perfide.

Tout le monde a remarqué la prudente réserve où s'est cantonné le chevalier Pini, réserve contrastant si curieusement avec sa fougue habituelle.

Neuf reprises, soit environ quarante-cinq minutes de combat coupées par de courts repos, une blessure peu dangereuse pour l'un des combattants, tel est le bilan de cette étonnante rencontre.

À la neuvième reprise, Mr Thomeguex était atteint d'un coup d'épée à la lèvre qui, bien que peu grave, décidait le docteur Sée à mettre fin au combat.

Mais quelle différence entre l'attitude du tireur italien tenu en main le pacifique fleuret de salle et celui du même tireur, tenant cette fois une lame de combat allié et ayant devant lui un adversaire redoutable également armé !

C'est égal, le duel de St-Ouen va rester légendaire et marquera peut-être, qui le sait, le retour aux fameux duels publics, en champs-clos, qu'employaient au moyen-âge, nos belliqueux aïeux. LOUIS PERRON.

C'est une sottise de vouloir se concilier par la parole des gens dont l'intérêt est différent du nôtre. On ne fait en parlant que leur donner les moyens de nous nuire. Il faut se décider, agir et se taire. — LICHTENBERG.



LE DUEL PINI-THOMEGUEX A SAINT OUEN.

LE TRUC DU MIROIR



I

Lacourais (in petto).—Oui, les affaires sont tranquilles, il faudrait bien trouver un nouveau truc...

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Le jeune Emile, à sa bonne, qui le conduisait chaque jour aux environs de l'École militaire, et qu'il surprend en train de fondre en larmes :
—Ne pleure pas, va, Dédéle... Quand je serai grand, je me fera soldat et je resterai tout le temps à Paris !

Au restaurant :

Un consommateur examine sa note :
—Je suis certain qu'elle ne peut se monter à une somme aussi élevée, dit-il, vous devez avoir fait une erreur quelque part.

Le garçon :

—C'est bien improbable, Monsieur, je compte toujours tout deux fois !

Au Tribunal :

—Prévenu, votre état ?
—Un peu fiévreux, mon président, j'ai pas dormi, j'vous remercie tout de même.

Un petit souvenir à propos du général Poilou de Saint-Mars, qui vient de quitter le commandement de son corps d'armée.

Le général avait envoyé à tous les chefs de corps dépendant de son commandement une circulaire concernant l'ordinaire des soldats.

—Et surtout, recommandait-il en terminant, qu'on tienne compte, pour leur nourriture, des desiderata des hommes.

Un vieil adjudant, en lisant cet "ordre", ronchonnait dans sa moustache grise :

—Qu'est ce que ça veut dire, les desiderata des hommes ?
—Mais, mon adjudant, riposta un fourrier loustic, ça signifie : les hommes qui désirent du rata !

Un monsieur se fait décroter un jour de pluie.

La première botte cirée, il la replonge inconsciemment dans la boue liquide, tend son autre extrémité, et quand celle-ci est nettoyée à son tour, s'apercevant que la première est sale, il la remet sur la boîte en continuant la lecture de son journal.

Le décrocteur frotte, frotte toujours sans sourcilier. Enfin, cependant, il juge à propos de prévenir son client :

—Monsieur en a déjà pour deux francs cinquante !

—Comment ?

—C'est le onzième pied que je lui cire !

Une personne qui a assisté sur la berge de la Seine à l'un des derniers bains de pieds du député musulman raconte ses impressions devant quelques amis :

—Et vous savez, il met ses pieds à même dans ses bottes, sans chaussettes...

—Pas possible ! Cependant, en sa qualité de Grenier, il devrait pouvoir mettre du foin dans ses bottes !

Un gendre d'un naturel hargneux se plaignait sans cesse à son beau-père des ennuis que lui causait sa femme.

Un jour, le beau-père, impatienté, lui répondit :

—C'est agaçant, au bout du compte. Si ma fille continue à vous rendre la vie si dure, je la déshérite !

Le gendre n'est plus venu se plaindre.

Deux auvergnats causent ensemble :

—C'est drôle, fait l'un, depuis quinze ans que nous habitons la même maison je n'ai jamais vu aller au bain !

—Au bain ! riposte l'autre fièrement. Allons, est-ce que j'ai besoin de me droguer ?

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

L'artiste tendant une épreuve :

—Je crois, monsieur, que vous allez avoir là un portrait parfait de madame votre femme..."

Le monsieur examinant l'épreuve :

—Hum ! hum ! Je ne sais pas trop ; la bouche a un sourire aimable qui n'est pas naturel !"

Turpin a reçu du monde et la soirée s'est prolongée fort tard.

Enfin, le dernier invité s'en va, et il le ramène jusqu'à la porte.

—Mais non, Monsieur Turpin, je vous en prie, ne vous donnez pas la peine de me reconduire.

—Laissez donc, c'est pour être bien sûr que vous serez parti !

Un examinateur, réputé pour sa brusquerie, interroge un potache peu endurant :

—A quoi sert le noir *animal* ? scande-t-il d'un ton rogue.

—A clarifier le sucre *brut* !

Il n'y a pas eu échange de coups de poing.

Pensée d'un désabusé : "L'aspiration de l'homme vers un idéal toujours plus élevé se manifeste à tous les âges. Le bébé se fourre souvent le doigt dans la bouche, le gamin dans le nez, l'homme dans l'œil."

Falempin, à qui ses moyens permettent ce luxe, entend ne marier sa fille qu'à un gentilhomme.

—J'ai votre affaire, lui dit un ami... Un charmant garçon !

—Noblesse authentique ?

—Heu !... plutôt approximative.

—Ce qui veut dire ?

—Voilà... Il est d'une excellente famille établie aux îles *Marquises* !

Pensée arabe : "La pécule ne se désaltère jamais d'une goutte d'eau sans élever ses regards vers le ciel."

BOUJADES

Qu'est-ce qu'un voyageur ? n'est-ce point par hasard
Un mortel ennuyé qui n'est bien nulle part :
Qui sort de son pays pour voir d'autres visages.
Et de nouveaux travers, que l'on appelle usages ;
Qui rencontre en tous lieux nouveaux sujets d'ennuis
Et, mécontent de tout, revient bâiller chez lui ?

(Clément de Dijon, 1788)

Rosserie :

—Alors, mon vieux, tu demandes une place au Muséum ?

—Ben oui, si c'est possible.

—Hé ! j'y connais quelqu'un qui a le bras long...

—Oh ! chic ! qui qu'est ?

—Un chimpanzé qui s'gratte les tibias sans plier l'échine.



II

... Voilà bien longtemps que je suis au monde et je pense connaître quelque chose de la nature humaine : on va essayer de ce petit moyen-là ; ça ne coûte rien et il y a pas mal d'années que je n'ai chassé les allouettes.



III

...A la bonne heure ! Si cela continue, je vais être obligé de prendre un caissier. Rien de tel que la chasse au miroir.

SIDI-BRAHIM

ÉPISODE DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

Hôpital de Djemma Gazaout, 10 octobre 1845.

MES CHERS PARENTS,

“ Nous sommes partis le 22, vers le soir, afin d'éviter la grosse chaleur de la journée ; c'est le lieutenant-colonel de Montagnac qui nous commandait : en tête soixante cavaliers du 2^e hussards ; puis trois cent cinquante chasseurs d'Orléans, dont une compagnie, forte de cent hommes environ, formait l'arrière-garde. On marchait gaiement, bien groupés, sans traînards et l'on chantait. Ça dura toute la nuit, sans trop de fatigue ; quelques novices aux étapes nocturnes, à demi sommeillant, se laissaient choir : “ Pile ou face ! ” et l'on riait. Un peu après le lever du jour, nous arrivâmes au lieu de halte, qui était le marabout de Sidi-Brahim. On appelle ici marabout un tombeau où l'on a enterré quelque personnage qui, de son vivant, avait réputation de sainteté. Figurez-vous un petit bâtiment carré, surmonté d'une coupole et entouré, à quelque distance, par une muraille basse, mais solide ; le tout est blanchi à la chaux. Ça ressemble à un fortin carré ; l'intervalle compris entre le tombeau proprement dit et le mur d'enceinte représente, assez exactement, un chemin de ronde minuscule et pourrait, au besoin, contenir cinquante ou soixante hommes. Sidi-Brahim ; retenez bien ce nom, je serais étonné qu'il ne fût pas désormais inscrit dans l'histoire de l'Algérie.

“ Là nous avons fait la sieste, à l'ombre des chênes nains sous lesquels nous nous glissions pour éviter les rayons du soleil qui étaient durs. Les Arabes disent : le soleil des équinoxes tue comme un coup de canon, et les Arabes n'ont point tort. Vers le soir, à l'heure où le crépuscule descendait et nous apportait un peu de fraîcheur, nous avons rompu les faisceaux ; nous avons marché en avant, très peu, à peine un demi-kilomètre ; on a sonné la halte. Le colonel de Montagnac a pris position afin d'éviter une surprise toujours possible avec les Arabes. Nous avons établi le bivouac. Tout allait bien et ça faisait plaisir de dormir, la nuit, en plein air. Quelques feux de cuisine jetaient des reflets de lumière dans l'obscurité, le silence n'était interrompu que par le cri des soldats en vedette qui se répondaient de loin en loin : “ Sentinelles, prenez garde à vous ! ”

Au premier coup de clairon de la diane, j'étais debout. L'aube se levait, pâle, accompagnée de la brise matinale qui glisse en faisant trembler la feuille des arbres et en agitant les plis des fanions. On eut vite fait de s'ébrouer et de prendre le café. On chargea le sac sur le dos, on empoigna le fusil et l'on se tint prêt.

“ Sur un petit monticule, le colonel Montagnac, à cheval, une lorgnette en main, interrogeait l'horizon. Il appela près de lui le chef d'escadron des hussards et lui parla, en désignant d'un geste un point que nous ne

pouvions apercevoir. On se dit : “ Les Arabes sont par là ; nous allons rire. ” Ah ! nous n'avons pas ri, je vous le jure. Trente hussards partirent au galop, le sabre au clair, sous la conduite d'un capitaine. On entendit des crépitations de coups de fusil, comme si plusieurs régiment faisaient des feux de file. Un seul cavalier revint, bride abattue. Il cria : “ C'est une foule, c'est une armée ! ” Les trente autres cavaliers — tout ce qui restait — partirent à fond de charge : de ceux-là pas un seul ne revint. Le colonel de Montagnac s'avança, cherchant à reconnaître l'ennemi, car il comprenait qu'il avait été trompé par les Arabes et qu'il avait pris, pour le groupe total des combattants, un détachement qui faisait de la fantasia afin de nous attirer vers la masse des forces réunies. C'était un piège, un guet-apens ; nous nous y étions précipités avec une naïveté qui ressemblait à de la niaiserie. Tout à coup le colonel de Montagnac

leva les bras, les agita, glissa de son cheval et tomba : une balle reçue au ventre l'avait renversé : il allait mourir.

“ Au même instant, les Arabes sortant de derrière un pli de terrain, qui jusqu'alors nous les avait cachés, s'avancèrent en belle ordonnance, au pas, formant un demi-cercle, pour nous envelopper. On ne les pouvait compter, mais à l'appréciation des coups d'œil exercés, il était certainement trois mille, sinon plus. Nous restâmes impassibles, mais plus d'un a dû sentir un frisson passer entre ses épaules. Un de nos caporaux, loustic et boute-en-train, s'écria : “ N, i, ni, c'est fini pour les petits chasseurs d'Orléans ; clairons, sonnez le *De profundis*. ” Notre capitaine dit : “ Silence ! ” Le chef d'escadron Courby de Cognord avait pris le commandement ; on se forma en carré : feu de peloton, feu de file, feu à volonté. Les officiers criaient : “ Ne vous pressez pas et visez bien. ” On a descendu beaucoup d'Arabes, mais il n'y paraissait guère. Vraiment il y en avait trop, ce n'était pas juste. Courby de Cognord balafra, le visage inondé de sang, blessé, pris sous son cheval qui s'abattit, ne remua plus. Des Arabes accoururent vers lui et l'enlevèrent. Est-il mort ? je ne sais. Nos clairons sonnaient ; quelle triste sonnerie qui ressemblait à un appel désespéré, à un adieu suprême en-



“ Aucune de nos balles ne fut perdue. ” (P. 10, col. 1.)

voyé à la France pour laquelle on allait mourir.

“ Abd-el-Kader, reconnaissable à la blancheur de son burnous et au haic qui lui recouvrait le front, dirigeait les masses de cavaliers groupés derrière lui. Tous s'ébranlèrent et, en faisant une fusillade terrible, se ruèrent sur le premier carré, qui fut démolé et s'affaissa comme un vieux mur. Une clameur de triomphe passa au-dessus de nous avec un bruit d'ouragan. Les cinq cents mille diables d'enfer n'auraient point fait un vacarme pareil. Le second carré fut détruit comme le premier, anéanti. Notre tour était venu ; plus d'un remua les lèvres, comme s'il priait. Le chef de bataillon, Froment Coste, qui commandait l'arrière-garde dont j'étais, fit deux pas en avant et tomba la face contre terre. Le capitaine Géraux se jeta à notre tête : “ Au pas de course, oblique à droite ! ” Nous avions compris, car le péril ouvre l'entendement. Il s'agissait de

gagner le marabout de Sidi-Brahim et de nous y retrancher. Quelle course ! Nous y arrivâmes avant les Arabes.

« Nous ne fûmes pas lents à barricader la porte : la muraille était à l'épreuve de la balle ; nous y pratiquâmes des trous, ce que les officiers savants nomment des barbacaues, afin de pouvoir tirer sans nous découvrir et nous fûmes presque rassurés, car les Arabes n'avaient point d'artillerie et nous le savions. On se compta ; nous étions quatre-vingt-trois ; un de nos camarades, à l'aide de son sabre-baïonnette, grava la date sur le mur : 23 septembre 1815.

« D'eil aux barbacaues, le fusil à portée, nous guettions les Arabes qui ne se pressaient point de nous attaquer ; nous étions cernés, nous n'en pouvions doter, et cependant nul cavalier ne venait, selon l'usage, caracolier devant nous en nous injuriant. Trois hommes, bien montés, apparurent ; on s'apprêta à les saluer à coups de fusil, lorsque le capitaine Gèreaux, nous cria : « Ne tirez pas ! » Un de ces cavaliers, derrière lequel on portait un drapeau blanc, agita de la main un papier parlementaire. Abd-el-Kader nous fit signe de mettre fin à une résistance désormais inutile, et nous promettait de nous traiter avec humanité, selon les lois de la guerre. Le capitaine nous lut la lettre et nous dit : « Voulez-vous vous rendre ? » On n'entendit pas une voix discordante ; d'un seul cri, on répondit : « Non ! » Un quart d'heure après nous étions attaqués avec une furie extraordinaire. On plaisantait, on disait : « En voilà des faiseurs d'embarras ! » En effet, que pouvaient ils contre nous ? La muraille qui nous servait de rempart était trop élevée pour être franchie par un cheval, nul terrain, nul bouquet d'arbres ne dominaient notre position, les balles s'aplatissaient contre les briques qu'elles écorchaient sans les traverser. Les Arabes étaient découverts, leur nombre même les rendait vulnérables : nos hommes placés aux barbacaues tiraient à coup sûr ; bien des cadavres entouraient le marabout. Notre capitaine nous recommandait de ménager nos munitions.

« Les Arabes se mirent en retraite et aussitôt les parlementaires revinrent pour renouveler leur proposition. Le capitaine nous consulta de nouveau et de nouveau l'on répondit : « Non ! » Ceux qui étaient là étaient de braves gens, vous pouvez m'en croire. L'attaque fut reprise contre la mesure où nous étions réfugiés et aucune de nos balles ne fut perdue. Le feu fatiguait les Arabes qui se retirèrent : ce n'était qu'un répit ; nous en profitâmes pour essuyer la sueur dont nous étions inondés. Une troisième fois les parlementaires reparurent et nous eûmes un serrement de cœur en voyant avec un de nos officiers qui se dirigeait vers nous. C'était notre capitaine adjudant-major : il se nommait Dutertre.

« Pâle, marchant avec peine, couvert de sang, car il était blessé, mais de mine hautaine et d'attitude résolue, il était placé entre deux cavaliers qui ne le quittaient pas des yeux et tenaient leur yatagan en main. « Que vient-il faire ? » Un murmure gronda parmi nous, qu'un ordre bref fit immédiatement cesser. Nous retenions notre respiration dans la crainte de troubler le silence et de perdre une seule des paroles qui allaient être prononcées. Lorsqu'il fut près du marabout, le capitaine Dutertre fit un pas en avant et s'arrêta. Il leva la main pour commander l'attention et dit : « Je viens ici par ordre d'Abd el-Kader. » Nous eûmes un frémissement, mais tout le monde resta muet. Forçant sa voix pour être mieux entendu, il ajouta : « Chasseurs ! on va me couper la tête si vous ne posez les armes à l'instant ; votre devoir est de mourir jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre ! » Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, c'est ainsi qu'il parla. Il avait à peine fini qu'il était égorgé. Nous poussâmes un cri d'horreur et c'est à qui passerait son fusil par une barbacaue pour le venger. Les Arabes détalèrent ; ils en avaient assez et ne revinrent plus.

« Un de nous, grimé dans la coupole du tombeau qu'il avait percée d'un trou large comme la main, suivait des yeux leurs mouvements et nous les indiquait. Le gros de la troupe s'en allait ; à côté des chevaux on distinguait des uniformes bleus, ce qui indiquait des prisonniers ; on en conclut qu'Abd el-Kader partait avec la majeure partie de ses cavaliers et qu'il laissait autour de nous un nombre d'hommes suffisant pour former un blocus infranchissable. Nous ne nous étions pas trompés : plus d'attaques de vive force, plus de tentatives d'assaut infructueuses ! de temps en temps un cavalier apparaissait au galop, faisant sur son cou un geste significatif, et disparaissait lorsque, par hasard, une de nos carabines ne l'avait pas fait rouler par terre.

« Nous étions harassés ; c'est à peine si dans ce que j'appelle le chemin de ronde et dans le tombeau même, nous trouvions place. Ceux qui n'étaient point en vedette aux meurtrières, dormaient sous la coupole, à l'ombre, tassés les uns contre les autres, comme des moutons à la bergerie. La chaleur était aigüe et d'une brutalité terrible ; on ramassait de la terre et on en chargeait son képi pour se garantir la tête contre le soleil. Quelle soif ! et pas une goutte d'eau à boire ; en fait de ressource, une bouteille d'absinthe à partager entre quatre-vingt-trois gaillards qui, d'une lampée, auraient mis une rivière à sec ; pas un morceau de pain, pas un rogaton à se glisser sous la dent, et, quel comble de misère ! bientôt plus une cartouche qui vengeât notre mort par anticipation. On était silencieux, mais résolu : non, nous ne nous rendrons pas ; et plus d'un, par une réminiscence naturelle, répéta la parole qui fut crachée, à Waterloo, au nez des Anglais.

« La fin du jour s'écoula, la nuit se passa sans alerte ; les Arabes ne donnaient plus signe de vie ; c'était nous inviter à sortir, c'est à dire à nous faire massacrer. Aussi, l'on resta coi, on dormit et l'on ronfla comme si l'on avait bu de l'elixir de longue vie. Au matin du 21, nous étions éveillés et l'on discutait les éventualités de la journée qui commençait. On n'avait point perdu tout espoir : « Vous verrez que de Djemma-Gazouat en aura entendu les pétarades de la journée d'hier et que l'on va envoyer une colonne à notre secours. » Le capitaine mouilla son doigt à sa lèvre, le dressa en l'air et dit : « Le vent est du nord-ouest, il ne porte

pas, on n'a pu nous entendre. Nous n'avons pas de vivres, serrez vos ceinturons d'un cran et mettez un caillou dans votre bouche, afin de n'avoir pas trop soif ; la journée sera rude, mais vous n'oublierez pas que vous avez l'honneur d'appartenir aux chasseurs d'Orléans. » On répondit : « C'est bien, capitaine ! »

« On n'était point démoralisé, on essayait de rire, on tâchait de plaisanter. Un de nos camarades, assis par terre, les genoux entre les mains, semblait tisto ; on lui dit : « Qu'est-ce que tu as ? » Il haussa les épaules avec un geste découragé : « Je devais être libéré dans un mois ; ses yeux se mouillèrent, il ajouta : « Ah bah ! ça ne fait rien, on ne bronchera pas. » En effet, il n'a pas bronché, car ces chiens de mauricauds lui ont coupé la tête après l'avoir abattu d'un coup de feu. Le capitaine avait eu raison, la journée fut rude, les Arabes nous bloquaient à distance ; pas de combat ; à peine quelque coups de fusil qui ôtèrent aux Burnous l'envie de venir parader de nos côtés.

« Vers les quatre heures, je venais de tirer ma dernière cartouche et, n'ayant plus rien à faire, je regardais, en me haussant un peu, les arbis qui ne bougeaient plus... Un formidable écroulement... je ressens une affreuse douleur au front et... plus rien.

« Ça se passait il y a quinze jours mes chers parents, depuis huit seulement, j'ai repris connaissance, il y en a cinq que je mange un peu et que je sens mes forces revenir doucement, pas encore assez pour me lever pourtant. Le major m'a dit que je revenais de loin et qu'il fallait que j'ai le crâne dur pour qu'il n'ait pas sauté, car j'ai reçu une balle entre les deux yeux.

« Je suis donc à l'hôpital et tout ce que je puis faire c'est de vous écrire cette longue lettre, trop longue, car je n'en puis plus et je m'arrête. Je suis hors de danger et vous reverrai bientôt si, comme je l'espère on me donne un congé de convalescence pour aller vous embrasser, ce que je fais mille fois en attendant cet heureux jour.

« Votre fils affectionné,

JOSEPH DURAND.»

Pour copie conforme.

MAXIME DU CAMP.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

I

(Suite)

Que croyait-il ?

Ah ! au vrai, on l'eût questionné et torturé qu'il n'eût pu l'exprimer lui-même.

Tout en revenant du télégraphe, ses exclamations incohérentes auraient bien prouvé le désordre de son esprit.

—Bah ! après tout... Qu'est-ce qu'on risque ?... C'est idiot !... Mais aussi... cette glissade sur les roches... c'est si surprenant !... si renversant !... Mais... enfin... Je regarde cela comme un devoir... On se moquera de moi... je me ferai des ennemis... Un surtout !... Voilà une chose qui m'est indifférente, par exemple !...

Et il continuait sa course.

Bientôt il revenait à la Blancarde, car il vous avait mené le cheval un rude train !

L'affolement y était toujours le même. Le lit de la Meurthe, en tout sens était fouillé, dragué aussi bien en ses courants qu'en ses fosses les plus profondes, alors que les eaux y stagnent aussi tranquilles que dans des étangs endigués.

On ne trouvait rien, rien.

Maurice de Prévannes se jeta au cou de son ami, lui bégayant avec d'affreux sanglots qui entre-coupaient ses paroles :

—Charles ! Charles ! Mon ami !... Combien je suis misérable !... Combien je suis malheureux !...

—Ah ! tu peux pleurer, mon pauvre enfant, répliquait le docteur, j'avoue que dans mon cœur je ne trouve pas une consolation, pas un mot qui me vienne aux lèvres... Oui, tu es horriblement malheureux. Et Mme Armande, et le père tout autant que toi, si ce n'est plus.

—Je l'aimais tant !

—Elle aussi t'adorait... Enfin !... c'est un coup du sort !... Un de ces incompréhensibles malheurs qui s'abattent sur une famille...

Je ne te dis rien, ami... Je suis moi-même comme frappé de folie... Et le comte de Malthen ?

—Oh ! il ne ménage pas ses peines... Il s'est installé à la tête d'une équipe de Sauley... Il bat le cours de la Meurthe... Il promet des liasses de billets de mille... il distribue de l'argent, de l'or pour stimuler la force et le zèle de tous ces braves gens... Il promet une fortune... Mais c'est fini... Je ne l'espère plus !

Une heure ne s'était pas écoulée que le commissaire de police de Saint-Dié arrivait en cariole.

Il sortait de l'armée, figure militaire, cinquante ans passés. La main un peu dure, peut-être, mais loyale et solide.

Violamment ému par le spectacle de ces désespoirs.

Tour à tour il interrogeait tout le monde. Mais que pouvait-on lui répondre ? Rien !

Possédait-on une donnée ? Aucune !... Il était impossible de prévoir un malheur aussi subit, comparable seulement à l'un de ces chaos qui tombent du ciel, ou proviennent des entrailles de la terre.

Néanmoins, il poursuivait son enquête. Il avait un rapport à adresser à l'autorité supérieure, il se documentait et se renseignait autant que les choses lui était humainement possibles.

Par moment, il rentrait la tête dans les épaules ainsi qu'un homme se trouvant en présence d'un insoluble mystère.

—Mais enfin ! finit-il par laisser échapper comme se parlant à lui-même, on devrait retrouver le corps, que diable !

Une exclamation satisfaite répondit comme un écho :

—Ah ! n'est-ce pas monsieur le commissaire ?

C'était le docteur Charles Minières, qui avait emboîté le pas au policier, et, saisissant ses paroles au vol y répondait tout comme si elles eussent concordé à une émotion de son esprit.

—Vous dites comme moi, docteur, fit en se retournant brusquement le commissaire.

—Evidemment !... Pour moi le lit de la Meurthe n'est pas assez profond pour que le cadavre n'ait pas déjà été retrouvé.

—A moins que, dans une convulsion d'agonie, il ne se soit accroché à des herbes, enroulé en des plantes aquatiques... Encore, avec les dragues, les râtaux, les seines et les filets que l'on emploie...

—Je me répète toutes ces choses depuis la première heure du jour, depuis l'instant où l'on a pu régulariser les recherches et les rendre utiles.

—Hum ! — le policier se creusait vainement la tête.

Cet entretien avait lieu dans le parc et les deux hommes se trouvaient maintenant éloignés des hôtes et des domestiques de la Blancarde.

Le policier s'arrêta au bout d'une allée, et plongeant ses yeux pénétrants dans ceux du docteur :

—Et vous, monsieur Minières, avez-vous une idée ?...

Le jeune médecin prit un temps. On eût dit qu'il hésitait.

Enfin, après deux ou trois secondes il finit par répondre :

—Non, en vérité, je n'ai rien... rien que des incohérences, des lambeaux de pensées plus folles les unes que les autres... Que voulez-vous, en présence d'un fait aussi stupéfiant... le cerveau sans doute peut se raccrocher d'instinct à une espérance insensée, se mettre à battre malgré soi la campagne.

—Hum !... Et peut-on les connaître, vos idées folles ?...

—Je serais bien en peine de vous les énumérer moi-même... Vraiment, par moment j'en ai qui me viennent par bribes, tellement sottes, tellement stupides que j'en ai honte pour moi,

—Dites toujours... Est-ce qu'on sait... La plus folle des inepties, je vous demande pardon, docteur, c'est vous qui avez défini vous-même l'état de votre esprit, peut quelquefois, sans qu'on puisse le croire, vous mettre sur une voie.

—J'en doute fort. Je suis même certain du contraire.

—Mais non... dites toujours...

—Je ne vais vous en citer qu'une monsieur, le commissaire, pour vous démontrer l'inanité des autres... Tenez ! Il y a devant le château des montreurs d'ours, qui tiennent enfermés d'énormes ours Grislys, des ours féroces.

—Eh bien !

—Eh bien ! Je me demandais si l'une de ces horribles bêtes n'avait pu parvenir à s'échapper, briser les barreaux de sa cage... Que sais-je ?... Pénétrer dans le parc, enlever sa proie... Et disparaître... Et encore, non... C'est absolument inadmissible... On aurait entendu un cri, il y aurait eu trace de griffes, de lutte, elle se serait défendue la malheureuse enfant... Et le sang... il y aurait eu des traces de sang.

—N'importe, où sont ces montreurs ?

—Là, sur la place... je suppose... Où nous les avons vus hier, s'ils ne sont déjà partis.

—Voulez-vous m'y conduire, docteur ?

—Volontiers. Bien que je sois d'ores et déjà convaincu que la chose est parfaitement inutile.

Et tous deux, traversant le château, passèrent par l'une des petites grilles et se trouvèrent sur la place de la Blancarde.

La voiture des ours s'y trouvait encore. Celle qui la suivait, la roulotte également.

Les ours étaient agités, car ils se bousculaient, se livraient à des sauts désordonnés, se renversant dans leur cage et s'élançant à tout instant contre les parois et les barreaux de leur prison.

—Ce sont les préparatifs du départ qui les agitent ainsi, fit le commissaire tout en tournant autour des cages et les examinant avec soin.

L'homme, le dompteur, qui ne cessait de parler à ses bêtes pour les calmer et aussi leur administrer des coups répétés au moyen d'une tringle de fer, n'avait nullement l'air de se préoccuper de la présence du docteur et du commissaire.

D'acariâtre façon il admonestait sa campagne qui tenait déjà en mains une paire de chevaux tout harnachés.

Les bricoles, les traits, ne présentaient rien de remarquable, confectionnés de solide mais grossière façon.

Il n'en était pas de même des bêtes. Petites, mais rablées, largement ouvertes, solides et tout à la fois nerveuses ; des éclairs de vigueur ardente se voyaient dans leur petits yeux mauvais.

Le Tzigane avait attelé en un tour de main les deux premières bêtes à la flèche, puis, à un palonnier, deux autres que sa moitié lui présentait encore.

—Ces ours font un vacarme inconcevable, fit le commissaire, il est impossible de s'entendre avec leur damnés rugissements.

Il s'était approché du bohémien qui donnait un dernier coup de doigt à son attelage et cherchait à lui parler.

—Où allez-vous, mon ami ? lui demanda-t-il en allemand.

Celui-ci secouait la tête et répliquait à diverses reprises :

—Pas comproun... Yoch... Pas comproun... .

Puis il sortait de sa poche graisseuse, des papiers imprimés, permis de circulation régulièrement visés par les maires des communes... et il reprenait encore son :

—Pas comproun... Yoch !...

Le commissaire et M. Minières se retournèrent.

A la roulotte, la Tzigane, très délurée et très au courant, avait très adroitement mis dans les brancards de la voiture qui lui servait à la fois de bien-retiro et de demeure, un autre cheval noir, un peu plus grand, plus corsé que les autres.

Il était noirzain, admirablement proportionné, à jambes à la fois fines et fortes et un souffle ardent sortait par ses larges naseaux.

A la femme qui, son cheval attelé, remontait dans la voiture, le commissaire posait les mêmes questions, et identiquement, il obtenait les mêmes réponses.

Puis, la grande voiture et la roulotte se mettaient en branle, au petit trot très contenu des bêtes et elles s'éloignaient lentement, prenant la route de Saint-Dié.

—Vous voyez, dit le docteur au commissaire, les deux ours sont en cage...

—Parfaitement... Mais enfin, notre devoir est de chercher toujours et quand même, n'est-ce pas ?

—Evidemment.

Et tous deux retournaient au château, entendant encore les hurlements prolongés des bêtes féroces qui se perdaient peu à peu dans le lointain.

Au moment où tous deux se retrouvaient sur la terrasse, ils rencontrèrent le comte de Malthen qui venait à eux, la tête penchée sur l'épaule, et le visage profondément attristé.

—Le comte de Malthen, fit le docteur au commissaire.

Celui-ci salua, recevant en réponse un poli signe de tête.

—On continue les recherches, fit-il, j'ai pris sur moi de donner l'ordre de les pousser jusqu'à Saint-Dié. On les poursuivra jusqu'à ce qu'elles aient produit un résultat... Oh ! je n'épargnerai ni l'or ni les forces... il est évident que l'on arrivera bien à découvrir le corps de la pauvre malheureuse créature.

Et mélancoliquement il ajouta :

—Mon Dieu ! que le bonheur est donc souvent près des larmes !...

M. Minières répondit à ces paroles par un douloureux hochement de tête.

Le comte poursuivait :

—Vous souvenez-vous, docteur, de notre déjeuner, de notre dîner d'hier, où nous étions si gais, si heureux !... Qui donc aurait pu se douter de l'épouvantable coup de foudre qui allait écraser ainsi ces trois existences !... C'est affreux !... Et dire que l'on ne peut rien ! se sentir les mains liées !... se consumer dans son impuissance !...

Il s'animait, et le sang pointait maintenant à ses joues pâles, sortant de son apathie habituelle, de sa dédaigneuse placidité, et s'agitant nerveusement.

Les trois hommes inconsciemment, arpentaient de long en large la vaste terrasse du château.

—Vous allez me déclarer bien égoïste, fit le comte après un silence, mais je crains de me retrouver encore en face de M. et Mme Chaligny. Leur douleur est tellement atroce, elle appartient telle-

ment aux tortures inguérissables et inconsolables, que je ne me sens pas le courage de changer quoique ce soit à mes projets.

Le docteur Minières interrogea M. de Malthen du regard.

—Oui, je devais repartir par le train de ce soir, et ainsi ferai-je... Que voulez-vous que?...

Il chercha vainement la terminaison de sa phrase... Et reprenant :

—Ma présence à la Blancarde cause plutôt une gêne... N'est-il pas vrai?... Un étranger n'a que faire au milieu d'un si violent chagrin... Qu'en pensez-vous, docteur?

Pris ainsi subitement à partie, M. Minières hésitait à répondre.

Il finit par répliquer en parlant de lui et de la conduite qu'il se proposait de tenir.

—Moi, je resterai auprès de Maurice... certainement je ne le laisserai pas dans l'état où il est.

Le comte de Malthen sentit-il derrière cette phrase un semblant de vague reproche, toujours est-il qu'il répondit :

—Vous êtes l'ami d'enfance de M. de Prévannes?

—Oui! oui! certainement, monsieur le comte... Vous avez parfaitement raison. Ne connaissant Maurice que depuis quelque temps... et, naturellement...

M. de Malthen continuait :

—Bien qu'éprouvant pour lui une sympathie aussi sincère que profonde...

—Oui! certes, vous n'avez pas à accomplir les devoirs qui m'incombent.

Le commissaire opinait de la tête.

—Il me vient une idée, fit encore M. de Malthen, en s'adressant cette fois au policier, voulez-vous, monsieur, vous charger de solder les recherches que j'ai donné l'ordre d'exécuter... Je désirerais que ni M. de Prévannes, ni M. et Mme Chaligny n'en connussent rien.

—Naturellement, c'est moi qui me suis permis d'en prendre l'initiative... Et si vous voulez bien vous donner la peine, monsieur le commissaire, de les régler... aussi largement que possible... aussi généreusement... je vous demande pardon d'insister... je vous en serais personnellement reconnaissant.

Le commissaire s'inclinait. Il ne pouvait refuser, d'ailleurs, et cette tâche, très légère, du reste, rentrait dans ses attributions.

Ce disant, le comte sortait, sans compter, plusieurs billets de mille francs de son portefeuille et les remettait au commissaire.

Celui-ci énumérait les papiers, qui se trouvaient au nombre de cinq et répliquait un peu ébaubi de ce luxe vraiment princier :

—Mais, c'est beaucoup trop, monsieur le comte!... Je ne trouverai certainement pas l'emploi d'une aussi forte somme.

D'un indifférent geste de la main, le comte repoussait les billets que le commissaire lui désirait voir reprendre, et de son ton habituel, nonchalant et détaché :

—Gardez! gardez! monsieur!... S'il y a du surplus, il ne doit pas manquer de gens malheureux dans votre ville, à qui cette légère obole, intelligemment distribuée, rendra service.

A nouveau le policier s'inclina en murmurant :

—Que l'on doit être heureux de pouvoir faire ainsi le bien!

—Allons! Je suis fou! murmurait tout à fait à voix basse le docteur.

Et il accompagna ces incompréhensibles paroles d'un léger mouvement d'épaules.

Le comte, à présent, cherchait une autre idée.

—Je veux vous consulter, docteur, et vous charger également, si vous voulez bien y consentir toutefois, d'une mission... comment dirai-je, qui exige votre assentiment d'abord... une légère diplomatie ensuite.

—Je suis tout à vous, monsieur, répliqua le docteur légèrement intrigué.

—Ne pensez-vous pas que le séjour à la Blancarde, de cette maison maudite et comme frappée par le feu du ciel, oui... Ne pensez-vous pas que vous pourriez, adroitement, la conseillant en quelque sorte vous-même, adresser une proposition à cette malheureuse famille, à notre ami désespéré?

—Laquelle? fit M. Minières.

Le comte ne répondait pas directement.

—Il est plus que probable que M. de Prévannes n'abandonnera pas de longtemps M. et Mme Chaligny; en ces douloureuses conjonctures... Si vous leur conseilliez à tous les trois, dans quelques jours, s'entend... un déplacement quelconque... un changement d'air, d'existence, pour n'avoir plus sous les yeux cet endroit damné, qui, sans cesse, leur rappellera cet exécrable malheur.

—Je ne sais si Mme Chaligny consentira...

—Peut-être, en vous y prenant... de biais... en lui persuadant qu'un voyage pourrait faire grand bien à son mari, à M. de Prévannes lui-même. Et alors... C'est alors, effectivement, que j'aurais recours à vous.

—Je ne comprends pas... Je vous demande pardon.

—Laissez-moi parler... C'est tout ce qu'il y a de plus simple au

monde... Je possède un yacht parfaitement aménagé... Un solide *pleasure-boat* qui tient admirablement la mer... Il est mixte, à la fois à hélices et à voiles... Eh bien! je renoncerais très volontiers à m'en servir pour cet hiver... et je le mettrais à la disposition absolue de M. et Mme Chaligny, que M. de Prévannes ou non les accompagne.

—Je reconnais, monsieur le comte, répliqua M. Minières, que c'est là une très délicate attention.

—La chose n'en vaut vraiment pas la peine... et je vous le disais au début, c'est tout simple.

—Dès que je le pourrai, dès que ces malheureux, qui sont complètement en délire pour le moment, seront à même de comprendre mes paroles, je leur transmettrai votre si délicate proposition, monsieur le comte, et je vous écrirai immédiatement leur réponse à l'adresse que vous voudrez bien m'indiquer.

—Mon Dieu! Je vais vous donner mon adresse auprès de Viborg... C'est là que mes courriers centralisent ma correspondance. Mais ce seraient des longueurs, des retards. Voulez-vous prendre la peine d'inscrire sur votre carnet: Le capitaine Talwey, à Nice, à bord du yacht *l'Erèbe*. Il sera prévenu et se tiendra constamment à vos ordres, prêt à mettre sous vapeur et à appareiller au premier signal.

—C'est entendu, monsieur le comte, le docteur avait inscrit les noms de *Talwey, Erèbe, Nice* sur ses tablettes.

Le comte reprenait :

—Ah! Voulez-vous me permettre encore; si par aventure le cœur vous disait de ne pas abandonner vos amis, et dans le cas où vos occupations vous permettraient d'agir ainsi... Ai-je besoin de vous dire que vous trouveriez une cabine à bord du yacht et que vous l'occuperiez trois mois, six mois, un an... en compagnie de vos amis, que j'en serais personnellement très heureux. *L'Erèbe* est approvisionné sur lest pour douze mois, et son charbon seul et les vivres frais l'obligeraient à faire escale. J'ajoute un dernier mot: le navire est assez solide pour subir une longue traversée...

Tendant la main au docteur, au commissaire, avec une cordialité amène, contrastant avec sa froideur habituelle un peu hautaine :

—Je retourne à la rivière, dit-il, je veux voir comment s'exécutent ces tristes recherches; enfin, je me trompe, peut-être, mais il me semble que si l'on retrouvait le corps de cette infortunée enfant, ce serait une sorte de consolation.

Il s'éloignait, et le commissaire de police, à mi-voix :

—C'est beau de voir un grand seigneur faire un tel emploi de sa fortune!

Après un temps, il ajoutait :

—Il est donc bien riche?

—Maurice m'a dit, ce me semble, que le comte de Malthen ne sait pas le chiffre de sa fortune. Il est propriétaire de mines de sel, je ne sais où, qui rapportent des millions par centaines. Il ne doit pas connaître tout ce qu'il possède.

—Dans tous les cas, on ne dira pas de lui que c'est un avare... car il a vraiment la main ouverte.

—Evidemment! évidemment! répliqua distraitemment le docteur.

Le commissaire de police prenait congé.

—Je retourne à Saint-Dié, fit-il, ma présence à la Blancarde n'est plus utile. Si vous avez besoin de moi, docteur, un homme à cheval et je serai ici une heure plus tard. Mais, conclut-il avec tristesse, je ne vois pas trop ce que ma présence pourrait rendre de services.

—Merci, monsieur le commissaire, au nom de mes pauvres amis et au mien... Merci de l'empressement que vous avez mis à accomplir votre devoir... Moi, ma charge est rude, je l'avoue; je vais retrouver ces pauvres êtres si odieusement frappés... et vrai, je ne sais que leur dire, car chercher à les consoler est tâche au-dessus des forces humaines.

Le docteur Minières gravissait l'escalier du château et montait au premier étage.

Une commune pensée avait réuni M. et Mme Chaligny et Maurice dans un tout petit salon meublé de japonaiseries voyantes.

Au milieu du panneau du milieu se trouvait un grand portrait en pied de Fabienne.

Elle était là, debout, avec ses yeux d'un bleu très profond, ses lèvres entr'ouvertes, animée, vivante. Le pinceau de l'artiste avait rendu de façon frappante la jeunesse, l'idéale beauté de cette adorable créature.

On eût dit que l'enfant allait sortir du cadre et venir au-devant de ceux qui la pleuraient de toutes les larmes de leur cœur et de leur corps.

Et cependant, devant cette œuvre exquise, devant cette image qui semblait animée, à laquelle il ne manquait que l'étincelle divine pour vivre enfin et descendre de sa toile, ils demeuraient tous prosternés, la mère, le père, le fiancé, redisant en leur âme endeuillée le

refrain navrant d'Edgard Poe qui revient avec une persistance lugubre, sonnait tel un glas funèbre.

Never moore ! Jamais plus ! répète-t-il après chaque strophe.

Jamais plus ils ne la verraient ! celle que tout à l'heure encore ils caressaient avec tant de tendresse.

Jamais plus ils ne l'embrasseraient celle qui faisait si bien leur joie et aussi leur orgueil.

Jamais plus ! jamais plus !... Ils devaient renoncer à toute espérance. Perdue à jamais !...

Et la mère, la mère, celle qui l'avait portée dans ses flancs, celle de la chair de qui elle était faite, la mère, la gorge étranglée, les dents serrées, les lèvres fermées, se répétait ce refrain de damné qui battait à la fois en son cerveau et dans son cœur... Jamais plus ! Jamais plus !

Oh ! combien cruelle, l'agonie de ces trois êtres ! comme ils auraient de grand cœur donné leur sang, jusqu'à la goutte dernière, pour faire revivre celle qui venait de leur être ravie.

Comme ils eussent, de gaieté, supporté toutes les tortures, tous les supplices, pour pouvoir rendre la vie à la chère adorée !...

— Mais non !... Jamais plus ! Jamais plus !...

A l'entrée du docteur dans le petit salon, Maurice leva la tête et, d'un regard, interrogea son ami.

Celui-ci lui répondit d'un signe négatif, désespéré.

On n'avait rien trouvé, mais l'on travaillait encore... Les recherches continuaient.

Les heures s'écoulaient, la vie se poursuivait, implacable dans sa régularité que rien ne saurait vaincre, ni le bonheur de l'un, ni le désespoir de l'autre. La vie se reprenait avec ses nécessités inévitables.

Le docteur, à mi-voix, en proie à une tristesse morne, dit à Maurice, lui serrant la main :

— Je me charge de tout... Je reste ici... Je ne te quitterai pas... Ne t'occupe de rien... Tâche de faire prendre des tasses de bouillon à Mme Armande et à Mme Chaligny. Je vais en faire monter... Veille sur eux, je te les confie... Tu as charge d'âmes... D'un côté, ta vue leur fait peine, certes... Mais elle leur fait du bien aussi, puisque tu es en quelque sorte comme un reflet de leur enfant. Ils retrouvent en toi, sois-en bien sûr, quelque chose de l'être cher qu'ils ont perdu... Ne les laisse pas seuls... Je te les abandonne.

Et il sortit du petit salon.

Au bas du perron, il retrouva le comte de Malthen vêtu de son ample costume de voyage.

— Dans quelques instants, je vais partir, lui dit le comte, vous présenterez mes adieux, en même temps que mes excuses... Voulez-vous que je serre la main à M. de Prévannes?... Je crois que cette entrevue ne servirait qu'à raviver une plaie saignante. Vous savez tout ce que je vous ai dit. Tout ce que je pourrai faire pour adoucir, le mot est stupide, mais je n'en trouve pas d'autre, cet inconsolable chagrin, je le ferai. Disposez de moi. Si vous parvenez à faire accepter ma proposition relative à l'Erèbe, j'en serai excessivement heureux. Au revoir... je l'espère... Nous nous retrouverons peut-être dans la vie, docteur, en des circonstances moins douloureuses... Au revoir, ne dérangez ni bêtes ni gens de la maison, car mon valet de chambre est allé à Saint-Dié et il va revenir avec une voiture et des chevaux... Je prendrai le train du soir se dirigeant sur la Suisse... Adieu.

Et vigoureusement, à trois reprises, il serra la main du docteur Minières.

— Quel singulier personnage, fit celui-ci, en voyant le comte s'éloigner. Je donnerais cher pour savoir ce qu'il a dans le ventre !... Mais réellement, je suis absolument toqué, avec toute cette fantasmagorie que je me forge depuis hier au soir... Pour peu que cela continue, je deviendrai fou, ma parole. Ah ! quelle journée ! après une nuit plus cruelle encore... Le temps ! le temps ! voilà le seul grand maître, mais pendant combien de jours, de semaines, de mois ces trois malheureux vont-ils encore être torturés ?... Ah ? sapristi ! avec ma nature, je n'étais réellement pas construit pour subir des à-coups pareils.

Les heures s'écoulaient cependant, car le malheur n'arrête pas le sablier du destin. La nuit tombait doucement sous un ciel sans nuages.

Le docteur regardait sa montre pour la vingtième fois peut-être, s'étonnant de la lenteur inaccoutumée des aiguilles, lorsqu'un domestique vint le trouver sur la terrasse.

— Docteur, dit-il, il y a là un monsieur qui vous demande.

— Qui est-ce ?

— Il n'a pas dit son nom. Il désire vous parler.

— Bien. Je vous suis.

Dans le vestibule, M. Minières se heurta à un homme d'un âge incertain, vêtu d'habits rapés, mais très propres, et qui attendait là son chapeau melon à la main, dans une attitude passive.

— Vous me demandez, monsieur ?

— Oui, monsieur, répliqua l'arrivant, accompagnant ces paroles d'un léger mouvement de tête.

Il guettait la sortie du domestique.

Alors, présentant une carte toute prête hors de sa poche et la tendant au docteur :

— Je me nomme Viaume, dit-il d'une voix à peine perceptible. Adolphe Viaume, l'inspecteur que vous avez fait demander ce matin, par dépêche, à la préfecture.

M. Minières avait sans doute entendu parler à nombreuses reprises du célèbre policier. Mais sa surprise, disons le mot, sa désillusion était grande.

M. Viaume, avec ses cheveux hirsutes, qui tenaient à la fois du chien et du chanvre, son vague regard passant par-dessus un pince-nez, avait plutôt l'air d'un petit boutiquier du Marais que du terrible agent secret qui faisait pâlir les plus dangereux des criminels, et, leur sautant dessus au risque de sa vie, leur mettait carrément la main au collet.

M. Viaume était sans doute habitué à cet effet produit par lui à première vue, car un léger sourire effleura ses lèvres, et :

— Je crois, monsieur, qu'il vaudrait mieux qu'on ignorât ma présence ici, aussi bien que ma fonction... Autrement, si j'ai une enquête à poursuivre, je ne pourrai rien connaître. On ne me dira rien.

— Bien ! bien ! monsieur... Je vais vous conduire dans mon appartement... Ensuite, je vous ferai donner une chambre... La maison est affolée, comme bien vous pensez... Mais je prends tout sur moi et j'ai le droit de donner des ordres et d'agir à ma guise.

— Bien, monsieur.

Et le policier suivit Charles Minières au premier étage, et s'asseyant devant une table :

— Là, je suis très bien, ne vous occupez plus de moi... Racontez-moi les faits... Il s'agit d'une disparition subite, je crois...

— Ou d'un accident... Nous ne savons rien ! Nous nous perdons en conjectures... C'est à devenir fou !...

— Dites-moi ce que vous savez.

Et Adolphe Viaume ferma les yeux, appuya ses deux coudes sur la table, entre ses deux mains reposa sa tête hérissée et demeura immobile. On eût dit qu'il sommeillait.

Alors le docteur commença son douloureux récit, racontant l'histoire de ces deux fiancés, leur bonheur, leurs joies.

L'inspecteur ne perdait pas un mot, il se bornait à prier le narrateur de couper au court, d'abréger, en lui disant doucement :

— Allez ! allez ! oui !

Le docteur se pressait.

Il arrivait à l'incident de la petite chapelle, l'insistance de Fabienne pour prier seule, puis sa disparition constatée et le coup de foudre porté à M. Chaligny, Mme Armande et Maurice.

Le père Viaume tenait toujours sa tête entre ses deux mains.

Il avait simplement ponctué les phrases de ses "Allez ! allez !" puis, de temps à autre, d'un "Oui" grave, prolongé, comme s'il se fût parlé à lui-même.

Charles Minières attendait.

Le père Viaume releva la tête.

— Alors, ce n'était pas un amour contrarié ?...

Le capitaine et la jeune fille s'adoraient. Ils étaient l'un et l'autre heureux de se marier ?

— Parfaitement.

— Nulle pression de la part des parents ?

— Aucune. D'ailleurs Fabienne était outrageusement gâtée. Elle eût voulu épouser le Grand Turc, que M. et Mme Chaligny y eussent de tout cœur consenti.

— Oui !... Nous devons donc écarter en premier lieu l'idée d'un suicide.

— Pauvre chère créature ! Elle ne demandait qu'à vivre !

— Oui... d'un autre côté, la probabilité d'accident me semble bien étrange.

— Comme à moi.

Le père Viaume regarda le docteur par-dessus son pince-nez.

— Comme à vous... On a fouillé la rivière ?

— Dans tous les sens, on la pêche, on la drague.

— Et l'on n'a pas retrouvé le corps ?

— Non.

— Oui.

— Je vous dis que non...

— Oui !... Ah ! ne faites pas attention, c'est une petite manie que j'ai, à moi, de scander mes phrases d'affirmations qui ne semblent répondre à rien... C'est absolument sans la moindre importance... Je reprends :

— " On n'a pas encore retrouvé le corps. "

— " Le retour de cette demoiselle, à pareille heure, à nuit noire, sur les roches qui surplombent la rivière est tout ce qu'il y a pour moi de plus surprenant. "

— Evidemment.

—Je ne dis pas que la chose n'a pas eu lieu... Notez-le bien... Mais... c'est improbable... Maintenant il faut chercher autre chose, de tous les côtés, et si nous ne découvrons rien, il faudra bien nous en revenir à cette hypothèse que nous écartons aujourd'hui.

—Nous sommes complètement d'accord.

—Bien. Maintenant, nous tournant d'un autre côté, connaissez-vous quelqu'un qui, en dehors de son fiancé, aurait pu aimer Mlle Chaligny ?

—Personne. Je ne le crois pas du moins, bien qu'elle fût d'une étourdissante, d'une éblouissante beauté.

—Ah ! elle était excessivement belle ?

—C'est certainement l'une des plus merveilleuses créatures que j'aie jamais rencontrées.

—Oui... Et sa beauté faisait sensation ?

—Assurément.

—Partout où elle se trouvait ?

—Mais oui... A Nice, à Monaco... par exemple... à Paris même.

—Hum !... Une idéale beauté à séduire tous les hommes ?

—Certainement, excessivement séduisante.

—Quelles étaient les personnes présentes au château lorsque l'on a constaté la disparition de Mlle Chaligny ?

—Très peu de monde en dehors de moi. M. et Mme Chaligny... naturellement... Mlle Fabienne, Maurice... et le comte de Malthen.

—Le savant... Le chimiste archi-millionnaire ?

—Lui-même.

—Comment se trouvait-il ici ?

—Il devait être aujourd'hui même le premier témoin de M. de Prévannes. Ami d'enfance de Maurice, j'étais le second.

—Et ce M. de Malthen, comment est-il ?

Le docteur Minières traça un portrait détaillé du comte, terminant par une question :

—Vous ne le connaissez donc pas ?

—De vue, non... Je ne l'ai jamais croisé dans la vie... Je n'ai jamais vu sa photographie. Je sais seulement qu'il est colossalement riche et qu'il passe pour un original. Du reste... je vais le voir, sans doute.

—Non... il vient de repartir. Sa présence ici était parfaitement inutile... il me l'a fait comprendre.

—Ah ! il vous l'a fait comprendre... Et là-dessus il s'est éloigné ?

—Oui ; il m'a même chargé d'adresser de sa part une proposition à M. et Mme Chaligny.

Et M. Minières parla de l'Erèbe que le comte de Malthen faisait tenir à la disposition des malheureux parents si éprouvés.

—C'est tout ce qu'il y a de plus vague, conclut le père Viaume.

—C'est ce que je ne cesse de me répéter depuis hier soir.

—Si nous écartons le suicide, l'accident, il nous faudrait admettre un enlèvement.

Le docteur eu un mouvement d'épaules.

—Mais, par un siècle de chemins de fer, une époque de télégraphe et de téléphone, un enlèvement mystérieux est matériellement impossible.

Le père Viaume ne put réprimer un brusque mouvement.

—Voilà où est l'erreur, monsieur, une erreur... permettez-moi de le dire : une erreur grossière. Savez-vous que, en ce moment, la Préfecture de police informe de soixante-dix-huit à quatre-vingts affaires d'enlèvement, de disparitions mystérieuses. Eh bien ! dans le nombre, combien aboutissent ?... Pas cinq, à coup sûr, pas deux peut-être...

—Mais pour quel motif ?

Le policier se trémoussa, nerveusement.

—Est-ce que l'on sait ?... Nous sommes à une époque, nous traversons une période, si vous aimez mieux, où la folie fait des progrès d'une rapidité inquiétante autant que surprenante. Les déments, les maniaques, les hystériques se multiplient à l'infini,

—Mais enfin ces disparitions...

—Les causes en sont tellement nombreuses qu'il me serait impossible de les énumérer. Il y a des crimes dans le genre de celui dont Gouffé a été la victime. Des individus que l'on supprime pour un héritage, pour une succession... Tenez ! Les enfants... Les petits enfants... Vous ne pouvez vous douter du nombre qui disparaît chaque année.

—Mais que peut-on en faire ?

—D'abord des estropiés, des monstres, que d'horribles gredins vont exploiter à l'étranger. Puis, il y a une classe spéciale de fous, des sataniques, des enragés, qui font des sacrifices au diable, au démon, des fous furieux et féroces qui versent le sang de ces innocents égorgés à la suite d'une messe noire...

—C'est exact, ces monstruosité l...

—Couramment. Il y a deux ans, je fus appelé sur la frontière de Suisse et du Dauphiné... Un enfant avait disparu... Nos données étaient certaines... L'enfant avait été vu... Nous sommes arrivés trop tard... Dans une grange abandonnée, nous avons trouvé des hosties souillées, émietées par terre, et des traces de

sang, mais les atroces criminels qui avaient perpétré ces crimes avaient eu le temps de se sauver.

—Vous m'épouvantez, monsieur !... J'avais bien entendu parler de ces monstruosité fantastiques, mais je les écartais de mon esprit, me refusant à y croire.

—Elles existent cependant... Et, comment dirai-je, les variétés criminelles, tout comme les genres de folie, ne font que croître et augmenter.

—Mais alors, tout est admissible ?

—Parfaitement. Il est permis de tout envisager aujourd'hui et d'admettre les plus invraisemblables hypothèses... Mais, à vous, qui êtes médecin, qui pratiquez, il doit fréquemment vous passer par les mains des êtres déséquilibrés qui vous causent de fréquentes surprises.

—Pas encore en ce genre de folie, grâce à Dieu !...

—Je me laisse à causer, reprit le père Viaume, parce que j'ai les mains liées pour l'instant.

La nuit vient. Je ne puis fouiller le parc à cette heure. Il me faut attendre demain au petit jour... Là... je veillerai, j'examinerai avec soin...

Puis s'arrêtant encore :

—Vous, n'avez rien... aucune donnée?... aucun indice?... aussi fou, aussi invraisemblable qu'il puisse être ?

—Le commissaire de police de Saint-Dié m'a déjà posé la même question.

—Et quelle a été votre réponse ?

—Je lui ai parlé de deux montreurs d'ours, deux Tziganes qui se trouvaient sur la place de la Blancarde au moment de la disparition de Mlle Fabienne.

—Oui ! Et ils n'y sont plus, ces montreurs ?

—Non... Ils sont partis cet après-midi même.

—Ah ça ! mais tout le monde s'en va donc de ce pays ?... Voici le comte de Malthen qui part... Les montreurs d'ours qui filent... Simple coïncidence... Mais, en police, vous ne l'ignorez pas... nous n'admettons ni les hasards, ni les coïncidences...

Maintenant le policier coupait de silences sa conversation. Après un temps, il reprit :

—Je regrette que votre commissaire de Saint-Dié ait cru devoir laisser partir les bohémiens dont vous venez de me parler.

—Est-ce que vous croyez ?...

—Non ! rien ! Mais on ne sait pas... On ne sait jamais... Et puis, c'était si simple !

Quelle route ont-ils prise ?

—La route de Saint-Dié.

—Il sera sans doute aisé de retrouver leur piste, si nous en avons besoin ?

—Oh ! je pense que sera facile, cinq chevaux, deux voitures, deux ours, un homme et une femme, le tout avec signalement spécial.

—Vous avez remarqué quelque chose de typique chez cette bande ?

—Les chevaux solides, pleins de feu et d'ardeur, et contrastant singulièrement par la rondeur de leurs formes, avec les malheureuses haridelles décharnées qui traînent d'ordinaire les loges d'animaux et les roulottes.

—Peuh ! fit le père Viaume, répondant sans doute à l'une de ses muettes objections, ces bêtes font peut-être partie d'un cirque riche et pourvu.

A mesure qu'il parlait, l'inspecteur accentuait une moue, caractérisant, sur son visage tout couturé, un désappointement et un doute. Point de données, nul indice...

Et cependant, à ses questions désordonnées, incohérentes, dont il ne cessait de harceler le docteur, il continuait à ne pas vouloir admettre un accident et cherchait tout autre chose.

—Docteur, finit-il par dire, si vous le voulez bien, je dînerai très légèrement, n'importe quoi... Et je me coucherai de bonne heure. Je dois me lever au petit jour. Mais, auparavant, ne puis-je voir M. et Mme Chaligny ?

—En particulier ?

—Parfaitement... en particulier.

—Sans témoins ?

—Sans témoins.

—M. Chaligny ne s'y refusera pas. Quant à la mère, elle est tombée dans un tel état de prostration qu'elle ne pourrait répondre à un interrogatoire. Certainement, il lui serait impossible de comprendre une seule de vos questions.

—C'est tout naturel ! Pauvre mère !... Enfin... demandez toujours à M. Chaligny s'il peut me recevoir... J'abrégerai autant que je pourrai. Mais, enfin, je juge cet entretien nécessaire.

—C'est qu'il ne va rien comprendre à votre visite... Je ne l'ai pas prévenu de votre arrivée... J'ai pris tout sur moi... j'ai télégraphié de mon chef à la Préfecture...

Le père Viaume arrêta tout net Charles Minières par le bras.

—Vous ne croyez donc pas à un accident ?

—Je ne sais ce que je crois, ni ce que je ne crois pas. Dans le premier moment, il m'est venu des idées, des lambeaux d'idées plus folles, plus saugrenues...

—Il n'y a pas d'idées folles, encore une fois. Il n'y a pas d'idées saugrenues... Et c'est tout cela qu'il faudrait me dire.

—Je ne demande pas mieux... Mais ces insanités ne reposent sur rien.

—Qu'en savez-vous ? Tous, même les infiniments petits, ont leur raison d'être... Enfin, nous reprenons notre conversation. Je compte sur vous comme... collaborateur, puisque c'est vous qui avez réclamé ma présence ou celle de l'un de mes collègues. Donc, c'est que vous avez cru ma venue nécessaire... Je ne sors pas de là, et nous ne devons pas en sortir. Pour l'instant, tâchez de me faire avoir une entrevue avec M. Chaligny. Voilà tout ce que je vous demande.

Et Charles Minières s'en fut trouver le père de Fabienne.

Le pauvre homme faisait peine à voir. Vieilli de dix ans, tombé dans une hébétude causée par le désespoir, ses yeux sans regards disaient qu'ils se trouvaient sans force pour réagir contre le coup mortel qui venait de le frapper.

A l'entrée de M. Minières, ni lui, ni Mme Armande, ni Maurice n'avaient fait un mouvement.

Le triste visage du docteur n'annonçait aucune nouvelle.

M. Minières l'appelait doucement pour ne pas troubler ce lugubre silence. M. Chaligny se leva péniblement et suivit le docteur, tel un enfant.

—Cher M. Chaligny, fit M. Minières lorsqu'ils eurent tous deux quitté l'appartement, vous ne m'en voudrez pas... Mais j'ai pris sur moi de faire venir de Paris un inspecteur de police. Il vient d'arriver. C'est M. Viaume.

—Un inspecteur de police ?... Et pourquoi... docteur ?...

—Enfin, j'ai cru la chose nécessaire. Ce fonctionnaire voudrait vous adresser diverses questions... Voulez-vous faire un effort sur vous-même et lui répondre ?...

—Qu'espérez-vous donc ? demanda le père dont les yeux s'agrandirent sous l'empire d'une émotion intense.

—Oh ! s'empressa de répondre Charles Minières, rien ! Hélas ! rien... Je commence par vous le dire...

—Eh bien ! alors !... Et les bras de M. Chaligny retombèrent avec accablement.

—Sans doute. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas faire tout ce qui est surhumainement possible. Donc, accordez-moi ce que je vous demande et voyez cet agent.

—Je le veux bien, fit M. Chaligny avec résignation. Tout ce que vous jugerez convenable, docteur. Tout !

M. Minières conduisit le pauvre homme dans son appartement et après avoir prononcé le nom de l'inspecteur se retira discrètement.

M. Chaligny s'était laissé tomber avec accablement sur un fauteuil, désignant de la main un siège à M. Viaume, et d'une voix où tremblaient des larmes, des larmes qui ne pouvaient se faire jour :

—Vous avez témoigné le désir de me voir, monsieur. Interrogez-moi, je suis prêt à vous répondre.

—Je sais, monsieur, combien est violente votre douleur. Mon devoir croyez-le bien, est également très pénible. Cependant je crois utile, nécessaire tout au moins, je l'ai dit à votre ami le docteur, de vous adresser un certain nombre de questions. Je les réduirai à ce que je crois devoir être le nombre le plus strict.

Il y eut un silence entre les deux hommes. M. Viaume semblait se recueillir.

—Vous aviez ici comme hôte un étranger possédant une colossale fortune ?

—Oui... le comte de Malthen. Il devait être le premier témoin de M. de Prévannes... Il doit être encore ici... Désirez-vous le voir ?

—Non. Il est parti précipitamment, jugeant sa présence importante ou inutile. Il a même prié le docteur Minières de l'excuser.

—Ah !

Cette exclamation, indifférente, démontrait combien peu de place le comte de Malthen tenait dans la pensée de M. Chaligny.

—Ce M. de Malthen est très riche ?

—Une fortune énorme.

—Comment l'avez-vous connu ?

—A Monaco et à Nice où nous avons passé tout l'hiver dernier. Il s'était fait présenter à Mme Chaligny et à Fabienne.

Ce nom eut toutes les peines du monde à sortir de sa gorge contractée.

—A-t-il fait la cour à Mlle Chaligny ?

—Non. Oh ! certes, non !... Il a été poli et gracieux avec elle. Voilà tout.

—Pas plus ?

—Pas plus... Cependant... je me trompe, attendez... Je cherche dans mes souvenirs... tant la chose m'a paru présenter peu d'importance... Dans une longue conversation que nous eûmes ensemble... un soir, sur la promenade des Anglais... il m'a fait positivement des ouvertures, s'avancant, laissant voir qu'il était disposé à demander Fabienne en mariage. J'en ai parlé à ma femme qui n'a pas jugé à propos d'en avertir Fabienne : le comte lui inspirait une sorte de répulsion instinctive. Nous ne demandions pas pour notre malheureuse enfant un nombre incalculable de millions... Du reste, Fabienne s'engageait quelques jours après avec M. de Prévannes. Et, je vous le répète, ni Mme Chaligny ni moi, nous n'avons attaché aucune gravité à cette demande, qui d'ailleurs, n'était pas régulièrement faite ; nous avons pris cette avance pour une fantaisie passagère du comte, qui est un indiscutable savant, certes, mais aussi une sorte d'original, et n'a pas toujours énormément de suite dans les idées.

La longue phrase de M. Chaligny n'avait pas été interrompue un seul instant par le père Viaume. Il s'était simplement borné à la scander de ses : "oui ! oui !" prolongés et très graves, qui semblaient provenir parfois d'une autre voix que la sienne.

—Je vous remercie, monsieur, fit l'inspecteur en se levant, je vous demande pardon de la peine que je vous ai fait prendre. Pardon aussi de vous avoir interrogé en un pareil moment...

M. Chaligny se retirait et allait retrouver sa malheureuse femme. Quant au père Viaume, ses yeux s'étaient mis à briller d'un insolite éclat.

—Oui ! oui ! oui ! répétait-il, répondant à ses idées intimes. Après tout... on a vu encore plus drôle que cela !

Puis il se tut, ses paupières s'abattirent derrière l'immuable pièce-nez, et quand le docteur Minières vint le rejoindre, il ne lui parla, durant tout le temps du court et frugal repas qu'ils prirent ensemble, que par monosyllabes, en mots brefs n'ayant nullement trait à la catastrophe.

Un fois le dîner terminé, l'inspecteur se leva :

—Je vous serai obligé de me conduire à ma chambre... Demain je serai sur pied avant le jour.

—Vous accompagnerai-je, monsieur ? demanda le docteur.

Le père Viaume secoua énergiquement la tête.

—Non ! non ! Tout d'abord je veux être seul. Après je ne dis pas... Nous verrons.

—Bien. Je me tiendrai à vos ordres.

—On n'a pas toujours retrouvé le corps de cette pauvre jeune fille ?

—Non !... Et on continue les recherches... comme l'a désiré le comte de Malthen.

—Ah !... Le comte a manifesté ce désir ?

—Oui ! Il a même déposé une forte somme entre les mains du commissaire de police de Saint-Dié !...

—Oui !... Enfin, demain, il fera clair... Bonsoir, monsieur.

Et M. Viaume, son petit baluchon à la main, une minuscule et étroite valise, se retira dans la chambre qui venait de lui être préparée.

Le docteur Minières ne put pas dormir.

—Que pense-t-il, ce vieux policier ? ne cessa-t-il de se demander se tournant et se retournant dans son lit, sans parvenir à trouver le calme. Il est évident qu'il rumine quelque chose, mais quoi ? Ces idées qui m'obsèdent, dont je ne lui ai pas dit un mot, seraient-elles les mêmes que les siennes ?... Si nous nous étions rencontrés, pourtant !

Au matin, il finit cependant par tomber dans une sorte d'insensibilité très lourde, accablante, durant laquelle il fut en proie à un épouvantable cauchemar.

Il lui semblait que dans un remous de la Meurthe, on retrouvait le cadavre de Fabienne, mais que les deux ours Grisly le dévoraient et que tous les efforts ne pouvaient parvenir à le leur arracher.

Au grand clair, endolori, la tête lourde, il parvint à secouer cette torpeur. Il se vêtit et descendit dans le parc. Le père Viaume ne s'y trouvait pas, ou du moins ne se montra pas, et se promenant de long en large, dans ces bois qui gardaient par un temps gris et humide un air lugubre, le docteur Minières l'attendit impatientement.

Le lit de la rivière ayant été battu, méandre par méandre, coin par coin, seiné, dragué, nul espoir de retrouver le corps de la pauvre Fabienne ne restait plus de ce côté.

Vers les dix heures, comme Charles Minières retournait pour la vingtième fois peut-être au château et arpentait à nouveau la terrasse qui lui semblait bien, à cet instant, le lieu le plus insipide et le plus désagréable de la terre, il vit gravir l'escalier à un homme qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{me} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

XVIII — CONFESSION

(Suite)

—Tsarasaotra... murmura la bonne femme en paraissant chercher dans sa mémoire... connais pas...

—Connaissez-vous Behanana? C'est là que le chef de détachement doit laisser une partie de ses troupes...

—Attendez donc... oui, je vois ça... c'est à une vingtaine de kilomètres de Suberbieville... vers le sud...

—Le chemin... d'ici, c'est de rejoindre le petit bois où vous avez trouvé les enfants... de traverser la plaine qui se trouve de l'autre côté... de gagner un autre bois que vous apercevez droit devant vous, le même où je les ai rencontrés... Au loin, il y a une colline un peu élevée; en piquant droit dessus, vous trouverez la route suivie par le détachement...

La cantinière secoua la tête.

—Non... non; cela serait beaucoup trop long... Je vais couper au plus court, de manière à tomber sur Bahanana sans passer par la route... Si votre cheval le veut bien, je pourrais être là-bas en une dizaine d'heures...

—Bonne madame Fleuret!... murmura de Bérieux...

—Si j'emportais votre livret, fit-elle tout à coup, cela me donnerait plus de crédit...

—Si vous voulez... au besoin, Pierre vous servirait de répondant; mais je ne l'ai pas vu depuis l'affaire de Méavantana et j'ignore s'il est resté à Suberbieville ou s'il fait partie du détachement de Tsarasaotra...

La cantinière eut un geste qui signifiait qu'elle n'était pas embarrassée et qu'elle saurait bien se tirer d'affaires...

—Je vais donc partir, fit-elle; mais vous allez me promettre de ne pas commettre d'imprudences...

—Je serai sage... je vous le jure...

—Il y a autre chose qu'il faut me promettre, dit-elle encore, la mine subitement attristée, c'est de garder bouche close sur ce que vous venez de me raconter;... ces pauvres enfants sont innocents...

—C'est promis, interrompit-il; d'ailleurs vous même n'auriez rien su, si j'avais été capable de me tenir en selle.

Il poussa un soupir et murmura :

—Mais puisque c'est impossible...

—Ce n'est pas tout : il faut tout prévoir... si, par hasard, monsieur Fabian revenait ici...

Une flamme brilla dans les prunelles du soldat qui se redressa sur son coude, la face soudainement irritée, tandis que son regard s'attachait avec une expression terrible sur son sabre, pendu à la muraille...

—S'il vient ici... grommela-t-il, ah!... s'il vient ici...

La cantinière lui saisit le poignet et sévèrement, presque rudement :

—Vous me ferez le plaisir de demeurer en repos, mon garçon, et de faire celui qui ne suit rien...

—Mais c'est lui qui m'a fait assassiner!...

—Qu'est-ce que cela prouve?... et depuis quand un Français, un soldat fait-il passer le souci de sa vengeance personnelle avant l'intérêt de la patrie, de l'armée?... Si le misérable se voit découvert, il saura se mettre à l'abri, il échappera à la punition qui l'attend... Est-ce entendu?

De Bérieux, les sourcils froncés, les lèvres tordues dans une grimace, grommela :

—Entendu... mais ce sera dur!...

—Moins dur que pour cette pauvre petite... murmura Mme Fleuret, avec un grand apitoiement dans la voix... Si vous saviez...

Alors, revint en mémoire du blessé le souvenir des questions que lui avait posées Pépita, relativement à Pierre Ladret, et les soupçons que lui-même avait conçus sur la nature du sentiment que le sous-lieutenant avait inspiré à la pauvre enfant.

La fille de ce traître de Fabian aimait un officier français!...

—Oui... oui, balbutia-t-il... vous avez raison; il ne faut pas qu'elle se doute, maintenant surtout... Ce serait trop cruel...

Une dernière fois, Aménaïde serra les mains du soldat et quitta la chambre; mais, à sa grande stupéfaction, en travers de la porte,

sous la véranda, elle trouva la fille de Fabian étendue sans connaissance...

—Diable, maugréa-t-elle... qu'est-ce qui arrive encore là?...

Elle empoigna Pépita dans ses bras, la porta jusqu'à sa chambre et la déposa sur sa couchette; après quoi, elle gagna l'écurie, se demandant à quoi elle devait attribuer l'indisposition de la jeune fille;... une insolation sans doute?...

Tout en réfléchissant, elle sellait Kléber qui attachait sur elle son gros œil étonné; comme elle lui accrochait sa gourmette, Perez entra.

—Va voir ta sœur, dit-elle; je ne sais ce qu'elle a... elle paraît souffrante...

Puis ayant sorti le cheval dans la cour, elle se hissa dessus, de manière peut-être moins ingambe qu'un cavalier de profession, mais avec assez de crânerie cependant pour faire comprendre à la bête qu'il n'y avait pas à plaisanter; et lui mettant les talons aux flancs, elle partit grand train.

XIX — LA SURPRISE DE TSARASAOTRA

Durant les premières minutes de galop, il y avait eu lutte : Kléber, impatienté de se sentir sur le dos un autre que son maître et constatant qu'il avait affaire à un cavalier inexpérimenté, avait tenté de s'en débarrasser.

Mais, vainement, il avait pointé, se cabrant, sautant de droite et de gauche, les deux mains crispées sur les fontes, la cantinière n'avait pas bronché; bien au contraire, elle avait joué des talons avec une énergie qui devait prouver à la bête qu'elle n'était nullement prête à lui céder.

Alors, Kléber, en animal intelligent qu'il était, avait fini par reconnaître une supériorité qui s'affirmait d'aussi incontestable façon, et avait pris une allure endiablée, mais régulière.

Dire qu'après cette lutte, Mme Fleuret n'avait pas chaud serait mentir; car, plus d'une fois, elle avait cru rouler à terre; mais tout est bien qui finit bien, et, pour remercier sa monture d'avoir bien voulu la conserver sur son dos, elle l'avait flattée doucement sur le cou; ensuite de quoi, ayant la conviction que désormais elle vivrait en bonne intelligence avec Kléber, elle l'avait laissé courir à sa fantaisie.

Le chemin à suivre jusqu'au petit bois où elle avait retrouvé les enfants de Fabian se trouvait tout tracé par les piétinements de la troupe qui l'accompagnait ce jour-là et les herbes, foulées, écrasées, ne s'étaient pas encore redressées depuis la semaine écoulée.

Ce fut seulement au sortir du bois, qu'obliquant sur sa gauche, elle avait pris une sente, filant à travers la brousse dans la direction du sud et qui devait, ainsi qu'elle l'avait dit à de Bérieux, la faire tomber juste sur Bahanana.

Tout en galopant, elle songeait à l'étrange communication du soldat, pas si étrange que cela, au fond, puisqu'elle venait confirmer les soupçons nés en elle depuis longtemps, et une indignation folle s'emparait d'elle à la pensée du misérable, dont elle allait, en ce moment, tenter de déjouer les projets.

Ah! si elle l'eût tenu à portée, avec quelle joie elle lui eût fait son affaire!... Cela n'eût pas traîné!...

Mais, à présent, qui sait où il était, ce qu'il manigançait... Oh! pour revenir à la concession, il y reviendrait; ses intérêts étaient là et comme c'était à ses intérêts qu'il avait si délibérément sacrifié son honneur pour faire le métier louche qu'il faisait, nul doute qu'on le revît à Vombohitra. Là on s'expliquerait... à condition que rien ne lui laissât supposer que ses agissements étaient connus...

Le principal, ainsi que l'avait pensé de Bérieux était d'avertir le commandant de la colonne, afin qu'il pût se mettre en garde contre la duplicité du personnage...

Quand la cantinière eut donné un cours suffisant à son indignation, elle songea à Pierre Ladret, que peut-être elle allait revoir, si la Providence était assez bonne pour lui donner un coup de main en cette occasion, et elle sentait qu'en serrant le gamin dans ses bras, elle oublierait d'un seul coup toutes les angoisses, toutes les souffrances, toutes les fatigues des cinq mois écoulés.

Et puis, sans doute, Pierre correspondait-il avec son mari et cela lui causerait — elle le sentait — une joie véritable d'avoir des nouvelles de son vieux Sulpice.

À cette pensée, elle talonnait plus ferme les flancs de Kléber et la brave bête, comme si elle eût compris l'impatience d'Aménaïde, filait comme une flèche à travers la brousse; à peine si on s'arrêtait un couple d'heures, pour souffler un peu et laisser passer les moments les plus chauds de l'après-midi, et on repartait avec le même entrain, de la part du cheval, du moins, car, pour ce qui était d'Aménaïde, elle commençait à se sentir les reins dans un état pitoyable : ce genre de locomotion lui était, en effet, peu familier.

Le soleil avait, depuis un certain temps déjà, disparu au-dessous

de l'horizon, lorsqu'en arrivant au sommet d'une colline dont elle venait de gravir le flanc, au pas de Kléber fatigué, soudain, des coups de feu éclatèrent, éveillant, au milieu du grand silence de la campagne, de sonores échos ; . . . en même temps sur une crête, distante d'environ un millier de mètres, mais un peu moins élevée que celle où elle se trouvait elle-même ; la cantinière aperçut des éclairs déchirant l'ombre.

En un clin d'œil, elle sauta à terre et, tirant derrière elle, par la bride, le cheval qui dressait la tête et pointait les oreilles, elle s'avança avec précaution, assez perplexe du chemin qu'il fallait prendre.

Que signifiaient en effet ces détonations ? . . . Les feux qu'elle distinguait dans le lointain étaient-ils d'une avant-garde française ou d'un campement hova ? Devait-elle avancer . . . ou faire retraite ?

A toutes ces questions, il lui était bien difficile de répondre, attendu que maintenant elle ne se reconnaissait plus : l'ombre noyait en partie tous les détails du paysage et comme elle n'avait eu que rarement l'occasion de traverser la région . . .

Cependant, il lui semblait bien qu'elle n'était pas à Behanana ; là-bas sur sa droite, à deux ou trois cents mètres, une masse rocheuse s'élevait, qu'elle ne se rappelait pas avoir jamais vue.

Comme cependant l'indécision était le dernier de ses défauts, elle se dirigea de ce côté — opposé à celui où s'étaient fait entendre les détonations — voulant s'assurer auparavant de l'endroit où elle se trouvait ; mais comme elle touchait au pied du contrefort qu'elle avait aperçu de loin, elle s'arrêta net, une soudaine exclamation aux lèvres : à trois ou quatre kilomètres, sur une espèce de plateau intermédiaire entre la base et la crête du massif rocheux, une multitude de points lumineux venaient tout à coup de lui apparaître, et l'habitude qu'elle avait des mœurs du pays lui permit de reconnaître les feux d'un cantonnement hova, mais si nombreux, si pressés les uns contre les autres ! Et assurément elle ne devait pas se tromper en supposant qu'il y avait là une armée.

Oui . . . une armée ! . . . et peut-être embusquée là pour surprendre la colonne française et l'exterminer . . .

Le sang de Mme Fleuret ne fit qu'un tour et, sous son corsage de toile, son cœur se mit à battre avec une violence telle, qu'il lui semblait faire, dans le grand silence du soir, un bruit aussi fort que le balancier d'une horloge.

Que résoudre ? Maintenant elle se rendait compte que les Français se trouvaient dans la direction opposée, celle où elle avait vu briller quelques lumières, celle dans laquelle elle venait d'entendre éclater des coups de feu.

C'était de ce côté qu'il lui fallait aller et elle s'appropriait à se remettre en selle, lorsque soudain, non loin d'elle, il lui sembla entendre le bruissement des longues herbes sèches, ondulant comme sous la marche de quelqu'un qui se fût avancé vers elle.

La brousse, heureusement, était en cet endroit, tellement épaisse et tellement haute, qu'elle dépassait même la tête de Kléber, à plus forte raison la dissimulait-elle, elle-même, entièrement ; alors, laissant la bête immobile et pointant les oreilles, elle se coula tout doucement du côté où il lui avait semblé entendre du bruit.

Maintenant, des voix arrivaient jusqu'à son oreille et accroissaient encore sa curiosité, si bien qu'au risque de se faire prendre, elle continua d'avancer jusqu'au moment où, brusquement, une éclaircie se produisit devant elle, lui permettant d'apercevoir deux silhouettes d'hommes, arrêtées à quelques pas.

En l'une d'elles, du premier coup d'œil, elle reconnut un Européen et elle devina que cet Européen, c'était Fabian ; le casque en moelle de surcau sur la tête, vêtu du costume de toile cachoutée qui lui était familier, la taille serrée par la ceinture à revolver, le

pantalon enfermé dans de hautes bottes éperonnées, il tournait le dos, faisant dans l'espace, de son bras étendu, de grands gestes en paraissant désigner les différents points de l'horizon.

L'autre, en dépit de l'uniforme européen, tout doré, tout charmant, dont il était vêtu, appartenait à la race hova : de haute taille, avec des épaules d'hercule, il avait une face noire comme de l'ébène, un crâne crépu, une encolure de taureau et des muscles saillants comme des cordes, sous la peau épaisse ; il tenait à la main, vu la chaleur, le lourd tricorne tout empanaché qui complétait son déguisement, et Aménaïde pouvait distinguer parfaitement bien ses traits énergiques, cruels, ses yeux noirs cerclés de blanc, et sa bouche aux lèvres saignantes, épaisses, ce qui lui donnait un aspect de cruauté repoussante.

Il écoutait silencieusement son compagnon, se contentant de hocher par instant la tête en signe d'approbation, et sans doute ce que l'autre lui racontait était-il d'un intérêt supérieur, car au fur et à mesure que parlait Fabian la face du Hova s'éclaircit de contentement.

Le premier mouvement de Mme Fleuret en apercevant Fabian, dont la présence, dans de semblables circonstances, prouvait le bien-fondé de ses propres soupçons et des accusations de de Bérioux, avait été de saisir sa carabine et de mettre en joue le traître.

Ah ! elle ne le manquerait pas, et ce lui serait une joie infinie de faire œuvre de justicière ! Peu lui eût importé qu'on la massacrait ensuite, pourvu qu'elle le vît là, dans l'herbe, étendu tout saignant.

Mais si sa peau ne lui importait guère, en ce qui la concernait personnellement, elle était précieuse pour le moment, puisqu'il lui fallait aller prévenir les avant-postes français de la proximité de l'ennemi . . .

Que n'eût-elle pas donné pour pouvoir comprendre ce que disait le Fabian ! mais il s'exprimait en anglais et la pauvre cantinière ignorait totalement la langue de ses compagnons d'armes de Crimée.

Ah ! si elle eût compris, peut-être n'eût-elle pu s'empêcher de presser la détente, car, en abattant l'homme, elle eût rendu inutile cette accumulation dangereuse de forces qui guettait la colonne française, comme le fauve à l'affût, guette la proie.

— Vois-tu, disait Fabian à son compagnon, il est certainement fâcheux que tes ordres n'aient pas été mieux compris et que tes hommes aient mis le détachement en éveil ; mais il faut espérer que les autres croiront avoir affaire à des rô-

deurs . . . donc, voilà ce que je te conseille : faire rapprocher de Tsarasatra l'armée qui est là, — et il étendait les bras dans la direction où s'apercevaient des feux, — et à l'aube, engager la bataille . . .

Mais l'autre secouait la tête.

— Non, l'armée est bien là ; crois-tu donc qu'il me faille une armée pour enlever les quelques hommes qui se trouvent là ? . . .

— Quelques hommes ! s'exclama Fabian ; mais je t'ai dit que j'avais rencontré sur la route une colonne importante et . . .

Le général hova l'interrompit brusquement :

— Ce n'est pas ce que m'a rapporté un éclaireur : il n'y a à Tsarasatra qu'une cinquantaine de tirailleurs sakalaves et une dizaine d'hommes à cheval . . .

— Hum ! grammaire Fabian, voilà qui me semble surprenant ; en tout cas à Behanana . . .

— A Behanana, rien qu'une toute petite troupe, affirma le Hova et peu de monde à Méaventana . . .

Fabian sursauta :

— C'est impossible ! s'écria-t-il ; où donc seraient passées les compagnies que j'ai rencontrées . . .

— Il y a de cela huit jours, répondit l'autre froidement ; et puis



— Il y a, il y a, mon capitaine, que vous êtes dans un sale pétrin. (Voir page 19.)

rien ne te prouve qu'on t'ait dit la vérité sur la destination de ces troupes...

Fabian courba la tête, obligé en lui-même de reconnaître que cette réplique ne manquait pas de justesse.

—Donc, poursuivi le Hova avec assurance, voici ce que j'ai décidé : demain, à l'aube, avec une première colonne, j'enlèverai Tsarasaotra, pendant qu'une deuxième colonne partira pour enlever Behanana quelques heures plus tard...

—Et Meaventana ? interrogea railleusement Fabian, vexé de constater chez ce sauvage un semblant de tactique...

—Aussitôt les Français détruits à Tsarasaotra et à Behanana... je me porte avec toutes mes forces sur les derrières de Meaventana, en filant par la vallée de Mandroja, je coupe les communications des Français et je les taille en pièces...

Ayant dit, le Hova regarda son compagnon d'un air satisfait.

—Qu'en dis-tu ?

—Je dis que c'est là une combinaison fort habile et qui a grande chance de réussir, à condition que tes renseignements soient exacts...

L'autre frappa du pied avec impatience.

—Me prends-tu pour un Ramazombazaha ! s'exclama-t-il ; ah si la reine m'avait donné plutôt le commandement de son armée, les Français ne seraient certainement pas venus jusqu'ici...

Fabian s'inclina, semblant rendre justice aux éminentes qualités du stratège noir.

—Je suis le premier à le croire, dit-il, et je le crois si bien que, jugeant désormais mes conseils inutiles, je m'en vais, avec ta permission, retourner à mes affaires trop négligées depuis quelques temps.

Le Hova lui mit la main sur l'épaule et, très nettement, dit :

—Non...

—Mais, cependant, il me tarde d'avoir des nouvelles de mes enfants, Ramazombazaha, avant son départ pour Tananarive...

—Ramazombazaha avait eu une idée excellente ; vous autres blancs, vous avez deux langages et deux cœurs et il n'y a rien de tel, pour s'assurer de votre sincérité, que d'en avoir un gage...

Tout frémissant de colère, Fabian n'osait cependant manifester trop ouvertement ce qu'il ressentait : cet homme était maître de sa vie et — il le croyait — aussi de celle de ces enfants.

—Cependant, murmura-t-il d'une voix dans laquelle il y avait comme une supplication, pourquoi me refuser de me laisser voir mes enfants ? ils sont ici, je le sais... puisque Ramazombazaha les a envoyés prendre...

—On les a pris, en effet, mais les gens de chez toi les ont repris.

—Vrai ! s'exclama Fabian, incapable cette fois de dissimuler sa joie, mes enfants sont libres !...

—Oui, mais pas pour longtemps, riposta l'autre avec un mauvais rire ; j'ai donné des ordres...

Cette fois, Fabian s'emporta.

—C'est de l'arbitraire ! je me plaindrai à la reine...

—Assez ! fit autoritairement le Hova ; c'est moi le maître ici et ne me force pas à te mettre aux fers...

L'autre se mordait les lèvres jusqu'au sang, mais avec la force de volonté qui le caractérisait, il commanda à sa colère de demeurer calme.

—Tes ordres ? demanda-t-il.

—Je t'ai expliqué ce que je voulais ; tu prendras le commandement de l'artillerie... et tâche de marcher droit...

La dessus, la conversation prit fin, et les deux hommes s'éloignèrent silencieusement, côte à côte, suivis par les regards anxieux de Mme Fleuret.

Que devait-elle faire, ou du moins, que pouvait-elle faire ?

En sortant de sa cachette, ne risquait-elle pas de se heurter à des rondes, à des sentinelles et de ne pouvoir ainsi rejoindre Tsarasaotra ? D'un autre côté, elle sentait qu'il y avait une utilité majeure à prévenir le détachement français de la proximité d'une troupe aussi importante.

L'ennuyeux, dans tout ça, c'est qu'il faisait noir comme dans un four — un brouillard épais et froid s'était élevé de terre — et qu'à peine maintenant voyait-on à dix pas devant soi ; alors, après avoir longuement pesé le pour et le contre, elle résolut d'attendre l'aurore, de manière à se diriger sans risquer de se rompre le cou ; elle connaît la chance — c'est vrai — d'attraper plus facilement une balle, mais elle avait aussi plus d'atouts pour arriver à son but...

Tout en rampant, elle regagna l'endroit où elle avait laissé Kléber et elle retrouva la bonne bête immobile, comme si elle eût été attachée ; alors Aménaïde la flatta doucement de la main pour l'encourager à demeurer sage et, passant la bride dans son bras, s'étendit sur le sol, sa main sur sa carabine, prête à la première alerte.

Moins de cinq minutes plus tard, elle dormait, mais comme on avait coutume de dormir autrefois aux avant-postes en Crimée ou au Tonkin, seulement d'un œil.

Des coups de feu l'éveillèrent : sans avoir besoin de se frotter les yeux, la cantinière fut sur pied, le doigt sur la détente de sa carabine.

L'aube naissait et, là-bas, derrière la crête des monts Beritza, une lueur rose, très tendre, colorait le ciel, annonçant l'apparition prochaine du soleil ; dans la vallée, des vapeurs molles flottaient, blanchâtres, s'en allant vers l'est, emportées par une brise légère qui soufflait.

Un grand silence maintenant régnait et, pour un peu, Mme Fleuret eût pu croire qu'elle avait rêvé ; mais, outre qu'elle avait une oreille trop habituée aux détonations pour s'y méprendre, l'attitude seule de Kléber eut suffi à la mettre en éveil : debout, la tête tournée dans la direction où avaient éclaté les coups de feu, les oreilles pointées, l'animal, les naseaux grands ouverts, semblait aspirer l'odeur de la poudre.

—Hein ! mon vieux, murmura Aménaïde, toi non plus tu ne t'y trompes pas.

Tout doucement, elle écarta les herbes et se coula imperceptiblement jusqu'à un endroit d'où il lui semblait qu'elle pourrait embrasser le paysage. Elle ne se trompait pas : à quelques mètres, le bord du plateau sur lequel elle se trouvait allait s'infléchissant en pente douce pour rejoindre le vallon où, la veille au soir, elle avait aperçu des feux qu'elle supposait, avec juste raison, être ceux des avant-postes français...

Durant quelques temps elle demeura en observation, les regards fixés sur le brouillard qui s'en allait à la dérive en effilochures légères, formant parfois des éclaircies au travers desquelles on pouvait distinguer ce qui se passait dans le bas-fond.

C'est ainsi, que la lorgnette aux yeux, elle avait aperçu là-bas, dans la rizière, des taches bleues et rouges, — une trentaine tout au plus, — en lesquelles elle avait reconnu aussitôt les tirailleurs : immobiles devant les faisceaux formés, les hommes se tenaient groupés autour d'un officier qui leur donnait sans doute ses instructions pour reprendre la marche en avant.

Et soudain, voilà que, sur la droite, Aménaïde distingua des points blancs qui piquetaient la brousse verte, avançant avec une précaution infinie, semblant même ne pas changer de place, dans la direction des tirailleurs ; ces points blancs, c'étaient des lambas de Malgaches.

La cantinière ouvrit la bouche pour pousser un cri d'alarme, sans réfléchir, sur le premier moment, qu'à la distance où elle se trouvait, sa voix ne porterait pas et qu'elle risquait de se faire découvrir, sans profit pour ses amis.

Et anxieuse, haletante, les yeux dilatés, les mains crispées sur le sol, elle suivait le rampement invisible des points blancs qui gagnaient du terrain, tandis que le groupe des tirailleurs — sans soupçonner la présence de l'ennemi — continuait de deviser tranquillement ; même quelques-uns d'entre eux avaient roulé une cigarette et fumaient.

—Les malheureux ! murmura Aménaïde, perdus !

Mais soudainement, voilà que le groupe se disloque ; en un clin d'œil, les faisceaux sont rompus et les hommes, l'arme au pied, attendent l'officier qui s'est porté en avant sur un léger monticule du haut duquel il peut, la lorgnette aux yeux, battre le terrain...

Puis il se retourne vers les tirailleurs qui partent au pas gymnastique derrière l'officier, sabre au poing ; ils se dispersent en tirailleurs, pendant que l'un des leurs court à toutes jambes prévenir le poste de Tsarasaotra — du moins c'est ce que suppose Aménaïde.

Maintenant la fusillade éclate, sans interruption : les points blancs, se voyant découverts, font le coup de feu avec plus d'intensité peut-être que de justesse ; mais ce qui leur donne de la hardiesse, c'est qu'ils sont des centaines et qu'ils n'ont affaire qu'à une trentaine d'adversaires...

Là-bas, à un endroit où quelques toitures de tuiles rouges mettent des taches claires dans le tapis sombre de la brousse, c'est Tsarasaotra, il y a soudainement comme un fourmillement dans le petit village : les hommes, équipés en deux temps et trois mouvements, se forment en ordre de combat et, rapidement, filent dans la direction où la reconnaissance tiraille contre l'ennemi.

Un peloton de cavalerie part au galop, presque aussitôt suivi d'une section d'artillerie dont les pièces vont se mettre en batterie — Dieu sait au prix de combien de difficulté — sur un mamelon élevé.

Mais soudain, voici que sur la crête d'un mamelon, au sud-est, à une hauteur d'environ 350 mètres, apparaît une groupe ennemi plus fort que le premier ; puis, peu après, une troisième troupe débouche sur la crête d'une colline, longeant une autre face de Tsarasaotra ; de la sorte, le détachement se trouvait former le centre d'un demi-cercle, n'ayant comme retraite éventuelle que la route du nord.

—Cré coquin ! grommela Mme Fleuret, dont les doigts se cris-

paient sur sa carabine, est-ce qu'ils vont faire demi-tour devant ces sauvages ?...

Il n'y paraissait pas, cependant ; ayant rejoint l'endroit où les tirailleurs sakalaves tenaient quand même la position contre les Hovas, le chef du détachement, un capitaine, avait fait commencer des feux de salve à commandement, en même temps que quelques obus, bien ajustés, corsaient l'effet des balles.

L'ennemi avait cessé d'avancer, impressionné par la précision du tir et, sans toutefois reculer, s'était immobilisé à trois cents mètres, criblant notre ligne d'une grêle de plomb.

Et la cantinière dressée maintenant dans les herbes, oubliant le danger auquel elle s'exposait elle-même, si elle était surprise, regardaient les funées blanches qui voltigeaient dans l'espace, attendant avec une angoisse, à chaque seconde croissante, que le combat entra dans une nouvelle phase.

—Un gaillard, ce capitaine ! murmura-t-elle à mi-voix, heureuse de constater la fermeté avec laquelle les troupiers tenaient sous le feu ennemi ; mais si c'était moi, ce que je te culbuterais ces gaillards-là à coups de fourchette !...

Elle poussa un soupir profond et ajouta :

—Avec le 13e, ça n'aurait pas traîné...

Cependant, cela durait depuis près de deux heures et elle trépigait sur place, n'osant se hasarder à remonter à cheval, ignorant si les Hovas n'avaient pas quelques troupes embusquées sur le chemin qu'il lui fallait suivre pour gagner Tsarasaotra ; et puis, ne risquait-elle pas d'attraper quelque balle française en chargeant ainsi à l'improviste, au milieu de l'action ?

C'est pourquoi elle trépigait d'impatience, enrageant de voir les tirailleurs immobiles dans la brousse, comme s'ils eussent été au champ de tir...

—En avant, donc ! gronda-t-elle, en avant !...

Il sembla que son commandement fût parvenu jusque là-bas ; car en ce moment, voilà que la chaîne des tirailleurs se disloque ; une partie, obliquant sur sa droite, se dirige au pas gymnastique vers les assaillants du sud, qui, à peine l'adversaire à mi-côte, lâchent pied et se sauvent vers l'est comme un troupeau en désordre.

—Bravo ! bravo ! s'exclama Aménaïde, le visage radieux.

Mais son enthousiasme s'accroît, lorsqu'une autre partie du détachement s'élança, baïonnette au canon, vers le mamelon du sud-est, sur la crête duquel il y a un fourmillement de lambas blancs et des étincellements d'armes.

Ils montent, ils grimpent, les tirailleurs, paraissant lutter entre eux à qui emboîtera, de plus près, le pas à l'officier qui bondit en avant d'eux avec une audace extraordinaire.

Vainement de là-haut tombe-t-il sur eux une pluie de projectiles, les troupiers continuent imperturbablement leur escalade, bondissant comme des chats, de rocher en rocher, jusqu'à ce que, ayant atteint la crête, ils joignent l'ennemi corps à corps.

Ah ! ça n'est pas long, le temps d'en abattre une cinquantaine ! et les nôtres sont maîtres de la position, frémissant de ne pouvoir poursuivre les Hovas qui, en dépit des objurgations, des coups de leurs officiers, détalent à toute vitesse.

Alors, Aménaïde n'y tient plus ; on est vainqueur, mais il ne faut pas qu'on tombe dans le piège tendu par l'ennemi ; si vraiment il n'y a pas à Tsarasaotra d'autres troupes que celles-là, elles risquent, en donnant la poursuite à l'ennemi, d'être anéanties par les forces embusquées là-bas.

Elle saute en selle, met les talons aux flancs de Kléber et en route !

Elle file comme le vent, à travers la brousse, dévalant avec une rapidité vertigineuse le long de la côte ; toutes les deux, elle et sa monture, se grisent d'air frais qui leur vivifie les poumons et leur monte au cerveau comme une fumée d'alcool.

Ils courent... ils courent... et voilà que soudain ils tombent au milieu d'une foule grouillante et hurlante qui, elle aussi, court, mais en sens inverse : ce sont les défenseurs des positions hovas, les vêtements noirs de poudre, en lambeaux, quelques-uns tachés de sang, qui s'enfuient, croyant se sentir aux reins les baïonnettes de nos tirailleurs.

La subite apparition de ce cavalier — ni homme ni femme — met le comble à leur épouvante ; ils s'écartent devant elle, se jetant dans la brousse, lui abandonnant la route où elle continue de galoper, résistant à la tentation d'envoyer du plomb à ces sauvages.

Mais, tout à coup, elle se trouve nez à nez avec un peloton de chasseurs qui pousse devant lui, sabre au poing, une meute de fuyards et, stupéfaits, eux aussi, les cavaliers s'arrêtent un moment.

—Vive la France ! cria Aménaïde à tue-tête en brandissant sa carabine.

Puis, au brigadier qui commande :

—Halte, mes lapins, fait-elle ; il y a par là trop nombreuse compagnie pour vous, et vous et vos canards pourriez bien y laisser vos os !

—Mais... c'est Kléber !

—Oui, mon garçon..., fit Aménaïde, c'est Kléber en personne. Ça t'épate, c'est pourtant comme ça...

—Alors..., et de Béricieux ?...

—Qui ça... de Béricieux... ? le marchis... ? mauvaise blessure, mais bien soigné et dorloté mieux qu'à l'ambulance, pour sûr...

Cet échange de mots coupés par un saut, un écart, un bond, avait lien entre la cantinière et le brigadier, galopant l'un près de l'autre dans la direction de Tsarasaotra, le peloton de chasseurs les suivant à dix pas...

—Alors, comme ça, ils sont en masse, les paroissiens ? interrogea le brigadier.

—Au moins quatre ou cinq mille...

—C'est ça qu'est maronnant !... On était si bien parti pour leur tailler des croupières... et des soignées !...

—Ça sera pour une autre fois...

Le chemin devenait de plus en plus mauvais, raviné, caillouteux, accidenté, et les cavaliers avaient maintenant trop à faire rien qu'à empêcher leurs montures de s'abattre, pour continuer la conversation ; d'ailleurs, Aménaïde se rendait compte de l'importance du rôle qu'elle jouait actuellement et elle comprenait qu'il était préférable de réserver, pour l'officier commandant, les détails qu'elle possédait sur l'organisation et la force de l'ennemi.

On juge si l'arrivée de cette étonnante brave femme produisit une surprise, disons mieux, une stupéfaction ; elle n'avait pas fait quinze pas au milieu du camp retranché, organisé, séance tenante, sur la position conquise, que les tirailleurs se pressaient autour d'elle au point que le brigadier et ses hommes durent l'entourer pour lui donner de l'air.

Et elle, pas mécontente du tout, se redressait sur la selle, bombant la poitrine sur laquelle s'étalait orgueilleusement sa médaille militaire, bougonnant quand même par habitude.

—Eh bien !... en voilà des sauvages !... n'ont donc jamais vu une femme, ces cocos-là !... Oui... oui..., vous pouvez ouvrir vos quinquets, mes noirs..., c'est pas vos moukères qui pourraient en remonter à la mère Fleuret.

Elle allait, au pas de son cheval, entraînant à sa suite les Sakalaves qui la regardaient en riant ; les corvées s'arrêtaient pour la voir passer et les sous-officiers blancs se haussaient pour lui serrer la main, tout fiers d'épater leurs hommes.

Mais où ce fut de l'ahurissement, c'est lorsque le cortège croisant un groupe d'officiers, on vit tout à coup l'un deux, un capitaine, se détacher de ses collègues, fendre la foule et, arrivé près du cheval, tendre les bras en criant tout joyeux :

—La mère Fleuret !...

—Rigalo ! le capitaine Rigalo !... s'exclama-t-elle.

Et, se jetant à bas de sa monture, elle tomba dans les bras de l'officier, sur les joues duquel elle appliqua deux riantissants baisers.

—Ah ! mon capitaine..., mon capitaine, balbutia-t-elle, en voilà une joie de vous revoir !

—Moi encore, c'est compréhensible..., mais vous !... qu'est-ce que diable, vous fichez par ici !

—Moi ! Ah ! c'est toute une histoire... et qui serait trop longue à vous conter pour le moment... Il faut que je parle à l'officier qui commande ici...

—C'est moi ; qu'y a-t-il pour votre service, ma brave amie ?

Elle le prit sans façon par le bras, l'attira à l'écart, loin des soldats et des officiers et, à voix basse :

—Il y a... il y a mon capitaine, que vous êtes dans un sale pétrin... et que si vous n'ouvrez pas les yeux...

—Qu'est-ce qui se passe ?...

—Vous avez... à dix kilomètres de vous, en avant... tenez, dans cette direction, — et elle étendit le bras, — une véritable armée qui vous guette...

—Une armée !... Qu'est-ce que vous me chantez là ?...

—La vérité vraie... ; Cette nuit, j'ai vu une quantité de feux et vous savez, je ne suis pas un conserit, moi... Il y a là au moins quatre à cinq mille hommes.

Le capitaine caressait songeusement sa moustache.

—Hier soir, j'ai eu une alerte, dit-il, et j'ai fait prévenir à Behanana pour qu'à tout hasard, on m'envoie du monde...

Aménaïde hochait la tête d'un air grave, comme eût pu le faire un vieil officier, et grommela :

—Du monde !... du monde !... il vous en faudra pas mal...

—Ça dépend..., je viens de leur flanquer une raclée et j'avais 250 hommes.

—Possible..., mais les ravins du mont Bériza qu'ils occupent ne sont pas commodes... et ils sont en force...

Le commandant étendit les bras.

—Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?... Après tout... de

Behanana, on aura peut-être avisé le quartier général, à Suberbieville. . .

—Suberbieville! . . . c'est une distance. . .

—Je sais bien ; mais je me fais fort de tenir ici aussi longtemps qu'on voudra. . . J'ai des lascars qui savent garder ce qu'ils ont pris et. . .

Il se tut brusquement, son visage jovial s'assombrit et sa main droite s'éleva à la hauteur de son casque, dans un salut grave, plein de tristesse.

Surprise, la cantinière se retourna et les sourcils froncés, les lèvres pincées dans un petit rictus nerveux, elle salua, elle aussi, militairement : quatre tirailleurs portaient, sur une litière faite de fusils croisés, un officier étendu, sans mouvements, les bras tombants, la tête inclinée sur l'épaule, le masque livide, taché d'un mince filet de sang coulant de la bouche entr'ouverte ; la veste de molleton était maculée, en pleine poitrine, d'un large placard écarlate.

—Augey Dufraine, murmura le capitaine d'une voix navrée, pauvre garçon !

Derrière cette civière, une autre venait, sur laquelle un caporal de tirailleurs, un gamin, presque sans moustaches, se trouvait avec à la tempe, une blessure qui avait emporté la moitié du crâne, et l'officier murmura encore :

—Brave enfant. . .

Aménaïde, elle, avait été plus émue par la vue de ce second cadavre que par la vue du premier ; cette face pâle, imberbe, toute jeune, avec cette toison de cheveux blonds l'encadrant, venait d'évoquer devant ses yeux la silhouette de Pierre Ladret, et elle avait reçu en pleine poitrine un choc, comme si c'eût été le corps du sous-lieutenant qui eût passé là.

Une larme avait roulé sur sa joue tannée qu'elle essuya du bout du doigt avec un geste de mauvaise humeur.

—Est-ce bête, ça ! grommela-t-elle.

Le sinistre cortège s'était éloigné, salué au passage par les troupiers ; la cantinière demanda :

—Vous avez perdu beaucoup de monde ?

—Deux morts : ceux que vous venez de voir. . . et six blessés. . . peu grièvement. . .

—Des officiers ? . . . des soldats ? . . .

Le capitaine la regarda, surpris par cette voix que l'émotion faisait trembler ! et il vit dans sa prunelle une expression d'angoisse telle qu'il ne put s'empêcher de lui demander :

—Cela vous intéresse beaucoup ?

—Dame ! mon commandant, répondit-elle avec un sourire forcé, on est resté toujours un peu troupière. . .

Il approuva de la tête et murmura :

—C'est juste. . . eh bien ! nous avons un sergent, deux caporaux et trois hommes. . .

Un petit soupir s'échappa des lèvres d'Aménaïde ; elle ignorait si Pierre faisait partie de ce détachement, et elle ne savait pourquoi elle éprouvait une sorte de fausse honte à poser carrément la question. Ah ! si parmi les blessés, il se fut trouvé un officier, son angoisse eût été plus grande que sa discrétion et elle eût demandé son nom ; mais du moment qu'il n'y en avait pas. . .

Cependant le capitaine ne cessait de caresser sa moustache sans détacher ses yeux de l'horizon, par delà lequel Aménaïde venait de lui dire que se trouvaient concentrées les forces ennemies.

Il tira sa montre avec brusquerie : il était trois heures.

—Balicot ! . . . appela-t-il.

Le brigadier de chasseurs s'approcha et les pieds joints, la main au casque, attendit.

—Brigadier, dit l'officier, vous allez monter à cheval et filer d'une traite à Suberbieville. . . vous n'entendez, d'une traite.

—Oui, mon capitaine. . .

—Le moindre retard peut amener la perte du détachement et causer un grand préjudice à la colonne expéditionnaire.

—Mon capitaine, on crevera plutôt, la bête et moi, mais on sera à Suberbieville avant la nuit. . .

L'officier avait écrit rapidement quelques mots sur un feuillet arraché à son block-note. Il plia, cacheta le message et le tendit au soldat, après y avoir mis une adresse.

—Tiens. . . et en main propre au général. . .

Le cavalier mit le pli dans sa veste, salua et, tournant les talons, s'éloigna rapidement.

—Au revoir, mon capitaine, dit alors Aménaïde en tendant la main à l'officier. . .

—Au revoir, répéta celui-ci abasourdi, en répondant néanmoins à l'étreinte de la bonne femme, vous partez ? . . .

—Avec votre permission, oui, mon capitaine ; je n'ai rien à faire ici puisque je suis venu vous prévenir et que vous voilà prévenu ; maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'en irai à Suberbieville avec le brigadier. . .

Et comme l'officier paraissait vouloir formuler une objection Aménaïde, le prévenant, ajouta :

—Oh ! n'ayez point crainte. . . pas de danger que je le retarde ! . . . C'est plutôt moi qui l'activerais, s'il avait envie de flâner ; . . . d'ailleurs, vous me connaissez. . .

Pour sûr qu'il la connaissait ! il avait été autrefois au 13^{me}, qu'il avait quitté quelques années auparavant, permutant avec un commandant d'infanterie de marine désigné pour passer aux tirailleurs sakalaves ; il avait fait campagne avec la cantinière, il savait de quoi elle était capable, il savait que l'on pouvait compter sur elle comme sur le plus brave troupière. . .

—Allez donc, mère Fleuret, dit-il, bon voyage. . . et à bientôt ! . . .

Il l'aida lui-même à se mettre en selle et elle partit, respectueusement saluée par les officiers et accompagnée par les souhaits amicaux des hommes.

—Allons, mon vieux Kléber, dit-elle en se penchant sur l'encolure du cheval pour le flatter. . . encore un effort et nous verrons à nous reposer un brin. . .

Elle mit les talons aux flancs de sa monture qui fila, et en quelques foulées, rejoignit le brigadier qui galopait sur l'étroite sente tracée à travers la brousse.

—Alors, quoi ? ricana l'homme en se retournant. . . vous aussi, la mère ?

—Paraît que oui, répondit-elle laconiquement.

Pendant une heure, ils allèrent ainsi, l'un derrière l'autre, sans rien dire ; le brigadier sifflait des fanfares entre ses dents, Aménaïde songeait que, peut-être, à Suberbieville, elle aurait la chance de rencontrer Pierre, et cet espoir l'empêchait de sentir la fatigue qui commençait à engourdir ses membres et à lui mettre la tête en feu.

Comme, à une montée, Balicot avait mis son cheval au pas, Aménaïde demanda à brûle-pourpoint :

—Tu ne connais pas, aux tirailleurs, un sous-lieutenant du nom de Pierre Ladret ?

—Ma foi non ; d'ailleurs, dans la cavalerie, nous fréquentons pas les fantassins, répondit assez dédaigneusement le brigadier.

Ce fut tout ce qu'ils se dirent, celui-ci, assez ennuyé au fond, d'avoir pour compagnon de voyage cette bonne femme de trempe énergique et de peu aimable aspect, qui l'empêcherait de flâner en route ; elle, énervée de la réponse qu'il venait de lui faire et qui l'atteignait, elle aussi, dans son amour-propre de fantassins. . .

—Corbleu ! grognait-elle eu elle-même, je voudrais bien savoir ce qu'on ficherait sans fantassins ? C'est pas avec leurs poulets d'Inde qu'on arriverait à Tananarive !

En haut de la côte, ils reprirent le galop et ils avaient fait en silence une demi-douzaine de kilomètres, lorsque, soudain, Aménaïde cria :

—Halte ! . . .

En même temps, elle tirait sur les rênes et, grimpée sur ses étriers, la main au-dessus des yeux, en visière, elle s'immobilisait. . .

—Eh bien ! quoi ? bougonna le brigadier qui, par instinct de soldat, s'était arrêté au commandement, quoi qu'il arrive ?

—Du monde. . . pas autre chose que ça ! . . .

Et comme l'autre, haussant les épaules d'un air incrédule, goguenardait :

—Du monde. . . où ça du monde, la mère ?

Sans discontinuer d'inspecter l'horizon avec la lorgnette tirée prestement des fontes :

—Ah ça ! mon garçon, répliqua-t-elle, t'as donc de la poussière dans les yeux ? Tiens ! regarde-moi ça. . . C'est ceux, je parie, que tu vas chercher. . .

Le brigadier saisit la lorgnette et regarda à son tour ; il aperçut dans le lointain, apparaissant soudain à la crête d'un valonnement que les derniers feux du soleil couchant empourpraient, quelque chose de métallique qui étincelait. . .

—Du canon ! ricana-t-il ; alors, y a du bon. . .

—Faut espérer qu'il y a autre chose avec, grommela Aménaïde, car je connais le pays, et c'est pas avec des obus, même à la mélinite, qu'on délogera ces sauvages du mont Bérizta. . .

Le brigadier hochait philosophiquement la tête.

—Bast ! . . . Quand on ne peut pas prendre une position, on la tourne. . .

La cantinière lui lança un regard de pitié.

—Au 13^e zouaves, on connaissait pas ça, tourner une position ; quand nous en voulions une, nous marchions dessus et, à coups de fourchette, nous la prenions. . .

Balicot fronça le sourcil et dit d'un ton de mauvaise humeur.

—C'est connu. . ., les vieux, tous plus malins que les jeunes. . .

—Plus malin. . . c'est à voir ; en tous cas, plus crânes. . . Ça, y a pas de doute. . .

La face du brigadier devint toute pâle, ses lèvres se pincèrent,

une leur mauvaise passa dans ses prunelles et, d'une pression de genoux, poussant son cheval tout près de Kléber :

—Dites donc, la mère Ratapoi, fit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées, faudrait voir à mettre une sourdine à votre parlotte et ne pas chercher à épater le monde... parce que...

Aménaïde le regarda dans le blanc des yeux.

—Parce que ? répéta-t-elle.

—Parce que, tout enjuponnée que tu sois, ma vieille, j'en connais qui pourraient bien te mettre à la redresse... tout de même...

La cantinière éclata de rire et répliqua :

—Mon mignon, pour mettre à la redresse Aménaïde Fleuret, faudrait avoir sous le nez plus de barbe que t'en as... Ceux du 13e y avaient renoncé ; c'est pas pour qu'un chasseur...

Était-ce que le brigadier, avant de se mettre en selle, avait bu un coup de trop chez le mercanti ? Était-ce que, durant la route, il avait trop rapidement vidé le contenu de son bidon, ou bien poussait-il l'esprit de corps jusque-là ? Toujours est-il que croyant voir dans la voix de la cantinière une intention méprisante à son égard, il s'emballa.

—Les chasseurs !... cria-t-il, les chasseurs valent bien les zouaves..., je crois ; même, ils valent plus, puisqu'on en a pris pour faire campagne ici... tandis qu'eux, ils passent des revues d'astiquage et font l'exercice dans la cour du quartier...

Ce fut au tour de la cantinière de prendre feu. Quoi ! il venait de dire qu'il y avait un corps qui valait mieux que les zouaves !... Il insinuait que si on n'en avait pas pris pour Madagascar... c'était...

Son sang ne fit qu'un tour et sa main s'abattit sur le chasseur qu'elle empoigna solidement par le collet de sa veste, le secouant avec une vigueur si inattendue que l'autre oscilla sur sa selle.

—Tommerre de sort ! clama-t-il, rouge de fureur, veux-tu lâcher ? Tu veux pas lâcher... je cogne...

Il levait son poing fermé ; Aménaïde ne broncha pas ; elle lui dit seulement d'une voix ferme :

—Je vais te lâcher, mais c'est pas à cause de tes menaces, c'est parce que t'as à filer là-bas... et au trot.

Les doigts desserrèrent leur étreinte ; le brigadier, d'une main nerveuse, défripiait la toile de sa veste, grondant :

—De quoi !... des ordres, maintenant... Non, mais regardez-moi donc ce jupon qui se permet...

Il descendit de cheval lourdement et, se campant à deux pas de Kléber, narguant Aménaïde :

—Tiens !... v'la ce que j'en fais de tes ordres, vieille enjuponnée ! puisque les autres viennent, c'est pas la peine d'esquinter Poulotte...

Aménaïde le regarda et, plus calme elle-même, constata aussitôt ce qu'il y avait d'anormal en lui : les jambes étaient vacillantes, la face enluminée ; la prunelle extraordinairement dilatée, ne réfléchissait plus qu'un regard sans intelligence, et la parole, soudainement, s'était empâtée.

Cet homme, ou avait bu ou avait été, durant la route, frappé d'insolation ; elle ne s'y connaissait pas assez pour pouvoir se prononcer dans l'un ou l'autre sens. Mais ce dont elle était certaine, c'est qu'il n'avait plus l'usage de sa raison...

—En v'la ben d'une autre, grommela-t-elle entre ses dents...

Elle songeait à la mission dont le capitaine de Tsarasaotra avait chargé le brigadier, et à son oreille tintaient encore les mots que l'officier avait prononcés en lui remettant le pli : "Le sort du détachement dépend de votre célérité."

Or, dans l'état où il se trouvait, il était impossible que non-seulement le malheureux pût remonter en selle, mais encore, — en admettant qu'il parvint à se hisser sur sa bête, — qu'il arrivât à Suberbieville ; au bout de quelques cents mètres, il roulerait à terre...

Alors, elle descendit, — une résolution soudainement prise, — et, s'approchant de lui :

—Écoute, fit-elle, tout à fait calmée maintenant et mettant dans sa voix toute la douceur dont elle était susceptible, t'as raison ; c'est pas la peine de fatiguer ta bête... puisque les autres viennent, tu vas les attendre...

Surpris de ce changement de langage, le brigadier regardait Aménaïde avec défiance...

—Pour sûr, grommela-t-il ; en tout cas, je ferai comme je voudrai ; ça, c'est mon affaire... entends-tu zouave manqué...

La cantinière se mordit les lèvres ; c'était plus fort qu'elle ; elle avait beau être persuadée qu'elle avait affaire à un insensé, quand elle entendait attaquer le 13e...

—Assurément, t'as le droit de faire comme tu voudras ; mais enfin, t'as pas oublié ce que t'a dit le capitaine : "Brigadier..."

Mais l'autre ne la laissa pas achever et tout furieux...

—Oui, je suis brigadier... C'est-y pas des gallons ça ? oui, je suis brigadier... Et puis, tu sais, la vieille, pas de rouspétance, ou je te fiche dedans...

La cantinière haussa les épaules, décidée à tout écouter, tout entendre, sans colère.

—Écoute, mon petit, dit-elle, en étendant la main pour le soutenir, car il venait de chanceler et fût tombé, s'il ne s'était retenu à la crinière de son cheval, écoute, tu vas t'étendre là, sur le bord du sentier, dans l'herbe, à la fraîche, et tu attendras que l'artillerie de là-bas passe...

Le soldat parut goûter ce conseil et, tout en ronchonnant cependant des paroles inintelligibles, il fit un mouvement comme pour s'y conformer.

—A la bonne heure, murmura la cantinière ; tu es raisonnable... et tiens, je vais te prouver que je suis une brave femme, donne-moi le pli que t'a remis le capitaine... je le porterai à ta place...

Elle avançait le bras, en disant ces mots, pensant que, docilement, il allait lui tendre ce papier ; mais il poussa comme un rugissement et, d'un bond se rejeta en arrière.

—Ah ça !... fit-il d'une voix lourde qui bafouillait les mots et empâtait les phrases, t'es pas folle... ma vieille !... Je suis t-y brigadier ou non ?... Me prendre le pli du capitaine !...

D'un geste brusque, il avait tiré son sabre et tenta d'en porter un coup à la cantinière qui, d'un bond en arrière, put se mettre hors de portée ; mais il la poursuivit, tout chancelant sur ses jambes et elle, pour repousser la lame menaçante, se saisit instinctivement de sa carabine, parant tant bien que mal avec la crosse.

Le malheureux avait complètement perdu la tête, il voyait rouge et cherchait des coups de traîtrise pour la tuer ; alors, comme elle voyait qu'il finirait fatalement par l'atteindre, l'instinct de la conversation la poussant, elle lui envoya un coup de crosse en pleine poitrine.

Il chavira, grommelant un juron et demeura immobile ; elle craignit de l'avoir tué, et se jetant à genoux, auprès de lui, ouvrit sa veste et appliqua son oreille sur sa poitrine.

Il n'était qu'étourdi, le cœur battait, et elle se releva, soulagée, ayant aux doigts le papier qu'elle avait senti sur la peau...

—Maintenant, fit-elle, s'agit de ne pas muser...

Elle enfourcha Kléber et lui battit les flancs à coup de talons pour lui faire prendre le galop ; au bout de cinq kilomètres, — la nuit était tombée tout à fait, — elle entendit soudain, en avant d'elle, un bruit sourd, auquel se mêlaient un piétinement de chevaux, des claquemets de fouets et des jurons. Presque aussitôt, une ombre surgit de la brousse, en même temps qu'un craquement sec, très significatif, un chien de fusil qu'on armait, la faisait s'arrêter net.

—Halte-là !... grommela-t-on.

Et un grand diable d'homme perché sur un cheval immense, se dressa devant elle.

—J'arrive de Tsarasaotra et je vais à Suberbieville, porteur d'un ordre pour le commandant en chef...

Dans l'obscurité le cavalier ne pouvait distinguer le sexe de son interlocutrice, d'autant plus que la voix d'Aménaïde avait fatalement pris, à la fréquentation des troupiers, des intonations masculines.

—T'auras pas besoin d'aller jusqu'à Suberbe Ville (c'était le surnom donné par les troupiers à la concession qu'on leur avait présentée sous des couleurs confortables), le général est derrière nous avec les "vitriers".

Et sans en demander plus ni en dire davantage, l'artilleur, un maréchal des logis, piqua des deux et disparut bientôt dans la nuit, tandis que la cantinière continuait sa route.

Et cent mètres plus loin, elle dut entrer dans la brousse pour laisser le passage libre à deux sections d'artillerie qui filaient grand train, et il fallut à Aménaïde répondre aux mêmes questions que lui avait posées le maréchal des logis ; mais cette fois c'était un capitaine qui l'interrogeait.

—Ça ne va donc pas à Tsarasaotra ? interrogea-t-il ; nous avons reçu ce matin un exprès de Behanana demandant du monde et nous sommes en route depuis midi.

—On s'est bûché ferme ce matin et probable qu'il y a encore à faire.

—Pourvu que nous arrivions à temps pour en être ! s'exclama le capitaine... Bon voyage, mon camarade...

Et les éperons aux flancs de son cheval, l'officier rejoignit ses batteries, déjà disparues dans l'obscurité.

De nouveau, Aménaïde mit Kléber au galop ; pourtant il n'y avait plus grande urgence à ce qu'elle accomplît plus rapidement une mission sans but, mais il lui tardait de se rapprocher de Suberbieville, pour s'enquérir de Pierre, et elle filait, elle filait !... Ah ! le pauvre Kléber, même avec de Bériex en selle, n'en avait jamais vu d'aussi rudes...

Cinq ou six kilomètres encore de cette allure et elle rencontra une pointe d'avant-garde qui s'avancait grand train comme des gens pressés d'arriver ; à droite et à gauche, les brousses ondulaient sous la marche des soldats, des ilanqueurs sans doute.

—Le général commandant ? demanda Aménaïde.

—Avec l'avant-garde, répondit un caporal qui passa sans s'arrêter...

A quinze cents mètres en arrière enfin, elle rencontra celui qu'elle cherchait et, s'étant fait connaître, lui tendit le pli du capitaine.

—Alors, ça a été chaud ? demanda Metzinger.

—Et je crois que demain ça chauffera davantage encore.

A voix basse, elle donnait au général des explications, tandis que les chasseurs filaient comme des lapins, semblant ne pas sentir le poids du sac sous lequel ils suaient depuis plusieurs heures.

—Voilà qui n'est pas pour déplaire à mes gaillards, dit le général d'un ton de bonne humeur... en tout cas, ma vieille amie, vos renseignements sont précieux et je vous en remercie ; quant à l'individu en question... je vais donner des ordres, et s'il tombe dans les mains de la maréchaussée...

—Mon général, un mot encore ; vous ne pourriez pas me dire où se trouve actuellement un nommé Pierre Ladret, sous-lieutenant aux sakalaves.

—Ladret... Ladret... je connais ce nom-là... ; attendez-donc... mais oui, il a été porté à l'ordre du jour à Maroway... et proposé pour l'avancement après Meaventana... Un garçon qui va bien... et tout jeune encore...

Involontairement, Aménaïde saisit les mains de son interlocuteur et, d'une voix émue :

—Ah ! mon général... mon général, balbutia-t-elle... que vous me rendez heureuse... ; si vous saviez... c'est quasiment mon fils.

—Tous mes compliments...

—Et... vous ne pourriez pas me dire, mon général, où se trouve sa compagnie, en ce moment ?...

Le général se tourna vers un officier d'ordonnance qui se tenait à quelques pas.

—Dites donc, Bertout... le sous-lieutenant Pierre Ladret ?...

—3e compagnie, 2e régiment, mon général... détaché à Tsarasotra...

Mme Fleuret poussa un cri de joie et courant à Kléber qu'un soldat tenait en bride :

—Non d'une pipe !... et moi qui en arrive !...

XXI — PAUVRE MAMAN NAÏDE !

La petite colonne était arrivée à onze heures du soir, par un clair de lune superbe qui avait favorisé sa marche et, à l'aube, le général était allé reconnaître les positions.

Depuis la veille, au dire des espions interrogés, la situation s'était corsée ; les Hovas, repoussés par le commandant Lantonnet, étaient allés rejoindre les forces aperçues la précédente nuit par la cantinière, sur les rampes des monts Bérizza, et évaluées approximativement à quatre mille hommes : en outre, quatre hotchkiss leur étaient arrivés, ce qui ne contribuait pas à peu à rendre redoutable la position.

Néanmoins, le général avait estimé que le meilleur moyen de faire vite était encore d'aller droit devant soi et de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, c'est-à-dire d'attaquer carrément de face ; et il avait lancé en avant ses trois compagnies de chasseurs et une compagnie de tirailleurs, soutenues par une section d'artillerie.

Malgré le feu d'enfer de l'ennemi, apparu sur le bord des rampes, dès la mise en marche des nôtres, ceux-ci n'avaient cessé d'avancer imperturbablement et sans répondre : le feu des Hovas, bien que mal ajusté, était cependant assez violent pour déconcerter et, au besoin, intimider de jeunes troupes qui, depuis le commencement de la campagne, n'avaient eu guère l'occasion de s'aguerrir.

Les petits vitriers avaient été tout simplement admirables de sang-froid et d'intrepidité ; vainement les balles leur sifflaient aux oreilles ; vainement les obus ronflaient dans l'air et soulevaient à quelques mètres d'eux une mitraille de terre et de cailloux, ils n'avaient cessé de marcher sur les talons de leurs officiers qui les précédaient le sabre sous le bras, comme s'il ce fût agi d'un exercice en terrain varié.

D'ailleurs les pièces hovas n'avaient pas tardé à être réduites au silence par notre artillerie qui, bien qu'à deux mille cinq cents mètres, avait un tir horriblement juste, et ça avait été un éclat de rire sur toute ligne des tirailleurs lorsqu'on avait vu, au loin, s'enfuir les lambas blancs du major Graves.

Puis, brusquement, à deux cents mètres de la ligne ennemie, l'ordre avait été donné de commencer le feu et, durant quelques minutes, en un crépitement infernal, ils avaient exécuté un feu rapide, faisant pleuvoir sur les retranchements ennemis une grêle de balles moins inoffensives celles-là que les balles hovas ; ensuite, baïonnette au canon et enlevés par la sonnerie de la charge, les chasseurs, dressés comme un seul homme, avaient escaladé les pentes, franchissant les obstacles avec un merveilleux entrain et, abordant enfin l'ennemi, l'avaient chargé, culbuté, mis en déroute.

Aménaïde ne s'était pas trompée lorsque, l'avant-veille, elle avait

estimé considérable le nombre d'hommes, embusqués dans les monts Bérizza : en arrivant sur les crêtes, nos soldats étaient tombés sur deux camps, chacun de trois cents tentes, dans lesquelles ils avaient trouvé un peu de tout : du riz, de la toile, du tabac, des médicaments, des filanzanas, des nattes, voir même un lot important de chaussures de femmes.

Un véritable bazar à treize sous !

Plus un trophée plus appréciable, le drapeau de la reine, tout battant neuf.

Au loin, les Hovas fuyaient en désordre, poursuivis par les feux de salve et les obus à la mélinite.

Ah ! lorsque Aménaïde, qui voulait quand même suivre l'opération et qui marchait avec le soutien, avait entendu sonner la charge et qu'elle avait vu — sa lorgnette aux yeux — la ligne de tirailleurs s'élancer au pas gymnastique, elle avait éprouvé comme un malaise, à la pensée que Pierre se trouvait dans ceux-là : il suffisait d'une mauvaise chance pour qu'une balle le frappât et qu'elle le vit tomber sous ses yeux !

Sous la visière de son casque, une sueur d'angoisse mouillait son front, tandis que ses doigts crispés tordaient et détordaient nerveusement le ruban auquel pendait sa médaille militaire.

Instinctivement elle s'était avancée, précipitant le mouvement qu'exécutaient les troupes mises en réserve et, peu à peu, elle s'était trouvée fort en avant d'elles, à peine six cents mètres de ceux qui grimpaient là-haut, le long des flancs escarpés du Bérizza.

Puis, voilà que les sonneries de clairon, les claquements secs de la fusillade, les commandements des officiers, les hurras des hommes et, par-dessus tout, l'odeur âcre de la poudre qu'une brise légère soufflait vers elle, la grisèrent.

Comme une hallucination, elle rêvait de quelque dix ans en arrière, alors que le 13^{me} faisait campagne en Tunisie et qu'elle-même, énervée de son inaction, quittait les bagages où elle était reléguée avec sa cantine, pour s'en aller en première ligne, donner un coup de main aux brancardiers et servir la goutte aux blessés.

Pourquoi donc ne ferait-elle pas la même chose, aujourd'hui ! Était-ce parce qu'elle était redevenue "civile" qu'elle aimait moins les troupiers ? Et puis, si le hasard la mettait nez à nez avec celui qu'il lui tardait tant d'embrasser.

Oh ! il ne lui fallut pas grande réflexion et, ployant les jarrets elle se mit à courir, elle aussi, pour tâcher de rejoindre la ligne de tirailleurs ; ceux-ci, parvenus au bas de la rampe, avaient ralenti forcément leur allure, ce qui permit à Aménaïde de diminuer naturellement la distance qui la séparait d'eux, et puis, depuis cinq mois qu'elle était dans le pays, son pied était aguerri aux difficultés du terrain, sans compter qu'elle était seule, qu'elle n'avait pas à tenir compte des ordres de halte et de marche en avant.

Elle courait !... elle courait !... la carabine en bandoulière, ne songeant même pas qu'elle pouvait avoir à se défendre, indifférente aux balles qui sifflaient au-dessus de sa tête et aux obus qui romplissaient l'air de leur ronflement.

Derrière elle, mais loin, bien loin, des voix criaient, qui lui arrivaient confuses : on la rappelait, on lui faisait comprendre qu'il y avait du danger !... Ah bien oui !... c'est ça qui la préoccupait !

Maintenant qu'elle avait senti la poudre, elle était comme grise... toute pareille aux arbis, quoi !...

Cependant, comme elle craignait, en se rapprochant trop des lignes, d'avoir maille à partir avec les officiers, elle obliqua légèrement sur sa gauche, de façon à pouvoir parvenir à la hauteur des troupes, mais sur leur prolongement, à quelque vingt mètres, histoire de voir, sans être embêtée...

Les Hovas, nous l'avons dit, fuyaient : outre que les feux de salves les avaient démontés, les précédents exemples ne les encourageaient aucunement à affronter les baïonnettes de nos soldats ; seulement, alors que, semblables à un troupeau de bêtes affolées, les quatre ou cinq mille Hovas couraient par la plaine à toutes jambes, jetant leurs provisions, leurs munitions et même leurs armes, un petit groupe d'entre eux se retirait pas à pas, faisant bonne contenance, procédant par bonds successifs, suivant la tactique européenne, maintenant les nôtres en respect par une fusillade bien nourrie et un feu très bien ajusté, quoique inoffensif, en somme.

Des chasseurs et des tirailleurs sakalaves, réunis par les hasards de la lutte, se trouvaient faire face à ce groupe ennemi et, instinctivement, la cantinière gagnait de leur côté, comme si elle eût le pressentiment que là allait se passer quelque incident décisif.

—Mais, nom d'un chien ! s'exclama-t-elle tout à coup, après avoir curieusement donné un coup de lorgnette du côté de l'ennemi... mais c'est ce coquin de Fabian !

(A suivre.)

VILLAGEOISE.

PAR CRISTIANI.

POLKA ARTISTIQUE

PIANO.

soffice.

grazioso.

dolce.

sf.

irritato.

grazioso.

Ped. *Ped.* *Ped.* *Ped.*

Par I. ARBAT-FOUËT.

(Suite)

crec.

dolce.

grazioso.

dolce.

sf.

Coda.

Fin.

Polka pour le PIANO

CHAPUIS

LE SAMEDI

This system contains five staves of music. The top staff is marked *Vaporoso* and *pp una corda*. The second staff is marked *scissors*. The third and fourth staves are marked *8* and *ped*. The bottom staff is marked *pp*. The music consists of complex rhythmic patterns and chordal textures.

This system continues the composition with five staves. The top staff is marked *Vaporoso* and *pp una corda*. The second staff is marked *8*. The third and fourth staves are marked *8* and *ped*. The bottom staff is marked *pp*. The notation includes various musical symbols such as slurs, accents, and dynamic markings.

(A suivre)

Echo des Modes Parisiennes

Paris, 27 mars 1897.

L'amour de la nouveauté nous tient tellement, que, sans faire la part des saisons, nous révolutionnons la mode qui ne sait plus comment s'y reconnaître.

Autrefois, il était reçu de ne se montrer qu'à Pâques avec les coiffures de printemps et les jolis chapeaux de paille faisaient leur apparition en ce joyeux jour d'allégresse. Maintenant tout est changé, et les salons des modistes comme les vitrines des magasins, nous donnent bien avant ce temps un aperçu gracieux et bien séduisant des modes parisiennes, les seules qui s'imposent dans le monde entier.

Le triomphe est à la fleur, et cette avant-saison voit éclore des capotes faites entièrement de violettes avec panache blanc en aigrette. Les plumes blanches sont la seule garniture des chapeaux habillés dans le moment.

D'autres, sont en tulle pailleté de jais avec moisson de roses en cache-peigne. Sur le dessus, grande boucle passée dans des nœuds de tulle drapés de merveilleuse façon.

Quant à la paille, elle est de toutes couleurs, et on lui donne toutes les formes possibles. Le tricorne surtout est en honneur, fleurs ou rubans suivent le mouvement des cornes et s'élèvent en aigrette sur le côté. Rien de plus fantaisiste que ce coquet chapeau, qui va si bien aux jeunes filles.

Peu de capotes comme petite coiffure, on leur préfère la toque qui semble plus jeune et plus seyante, il s'en fait beaucoup à fond mou genre bérêt que l'on garnit d'un nœud énorme en ruban de taffetas dans les tons glacés; par derrière des fleurs ou ces plumes noires si jolies et si mignonnes.

Tout est à la fantaisie dans le moment, et chaque jour nous révèle une chose nouvelle bien faite pour satisfaire notre coquetterie.

Parmi les plus recherchées, citons un tour de cou très nouveau et très pratique pour mettre avec la jaquette tailleur. Ce col, en toile empesée comme un col d'homme, est rabattu sur une cravate en soie noire posée simplement devant.

Plus coquet est le nœud en dentelle avec coques en velours cerise retenant un double volant plissé et formant devant un jabot rabat, également en dentelle.

Le voile, le mohair, les linons surtout qui ont fourni l'été dernier une si jolie carrière, auront cette prochaine saison toute la faveur de la mode. On garnira ces derniers d'entre-deux de guipure Renaissance ou ils seront

brodés à même de dessins ajourés esquissant des arabesques, véritables œuvres d'art. Pour les toilettes légères, les manches coulissées, froncées ou coupées d'entre-deux de dentelle, sont celles qu'on verra le plus. Quant aux jupes nous reviendrons certainement aux volants, aux bouillonnés posés sur deux ou trois rangs au bord de l'ourlet, afin d'habituer petit à petit l'œil à cette diminution d'ampleur, que certains couturiers leur donnent déjà. Comme toujours, on tombe d'un excès dans l'autre, et les jupes après avoir mesuré jusqu'à 7 mètres de tour, sont dans le moment réduites à 3. Ces transformations sont le privilège de la mode qui change chaque saison, et nous n'avons qu'à nous conformer à ses décrets. N'est-elle pas souveraine ?

Une délicieuse toilette pour cérémonie ou visite est en velours violine, avec ceinture suisse et manches plates en satin assorti brodé de jais. Le corsage de forme princesse, est garni devant de deux pans retenus par des boutons bijouterie et encadrant une chemisette en mousseline de soie crème. Draperie de velours sur le dessus de la manche, col montant à crans brodés de jais. Comme coiffure, petit toquet en velours violine garni d'ailes en jais, d'une aigrette de plumes.

En matinée, le genre qui domine est le paletot sac que l'on fait en crêpon ou en surah plus ou moins enjolivé de nœuds et de dentelle. Le dos et le devant sont formés de trois plis ronds à l'encolure, grand col orné de dentelle, sous ce col passe une cravate nouée devant avec pans aussi longs que la matinée. Ces pans arrondis sont ornés de vieille dentelle.

Comme déshabillé de grande élégance, nous en citerons un en velours Liberty vert émeraude. Le devant est en mousseline de soie noire plissée, de forme blouse sur transparent de soie émeraude, grand col garni de guipure de Venise, descendant en revers jusqu'au bas des devants. La robe est à plis Watteau derrière; au cou, rucho très montante en dentelle, avec choux de ruban descendant en longs pans plus bas que la taille.

Pour le matin, pour vaquer aux devoirs qui incombent à une maîtresse de maison, la robe de chambre est indispensable; mais cette robe entièrement faite pour l'intimité et la famille ne comporte aucun luxe ni aucune recherche dans l'étoffe et la garniture. Il s'en fait de très pratiques en flanelle anglaise, en drap cachemire de différentes nuances; les unes claires, les autres foncées suivant les attributions qu'elles comportent. Parmi plusieurs modèles, simples bien que charmants, j'en relève deux, dont la forme peut plaire à toutes. L'un en drap léger mauve bleuté, est de forme blouse droite sans être ajustée, montée à fronces sur une étole de velours bleu amiral; manches d'une seule pièce drapées dans le haut et col évasé en velours bleu.

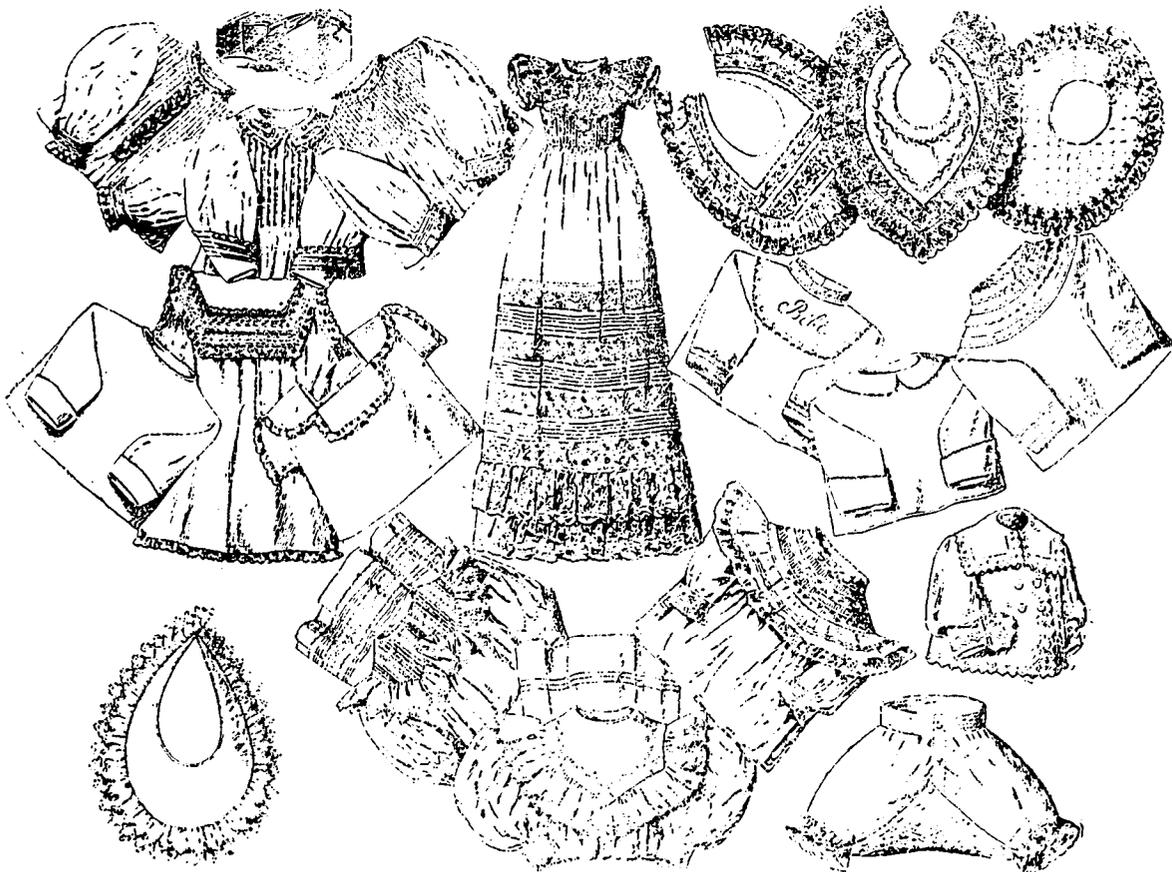
L'autre, en cachemire rouge brique, a le corsage blouse serré par une ceinture de satin noir nouée devant avec longs pans tombant sur la jupe. Une petite veste vague recouvre une partie du corsage; elle est brodée de fine soutache noire. Col et revers également brodés.

VICOMTESSE D'AULNAY.

SINGULIER USAGE

Le prisonnier. — Oui, monsieur, on m'a mis ici trois fois, et cela parce que j'ai eu cinq femmes.

Le visiteur. — Singulier usage, quo vous faisiez de votre liberté, mon pauvre ami.



GRUPE DE LAYETTE. — 1. BANDE DE FLANELLE FORME AMÉRICAINE, Matière: 1/2 verge flanelle. — 2. GOMME EN MOUSSELINE ÉCRUE, petits plis, jabot de dentelle froncée, petit col droit. — 3. GOMME EN MOUSSELINE avec plis lingerie. — 4. ROBE DE BATHÈME, avec petits plis lingerie et entre-deux de dentelle, volants de dentelle dans le bas, corsage avec petit plis, dentelle formant berthe. — 5. GROUPE DE 3 BAVOIRS AMÉRICAINS garnis broderie, dentelle et points anglais. — 6. CHEMISE L'AGE EN SOIE TOUTE UNIE. — 7. CHEMISE PORTRAIT, avec entre-deux broderie et dentelle, petite comète passée dans l'entre-deux. — 8. CHEMISE DÉCOLLETÉE carré avec petits revers garnis de dentelle. — 9. BRASSIÈRE EN PIQUÉ, broderie formant empiècement. — 10. BRASSIÈRE EN PIQUÉ, col rabattu et parements festonnés. — 11. BRASSIÈRE EN PIQUÉ, avec entre-deux, broderie et points anglais formant un empiècement arrondi. — 12. BAVOIR FICHU EN TOILE FINE entouré d'un volant festonné. Ce bavoir est capitoné et se coupe double. — 13. ROBE DEMI-LONGUE EN NANSOUCK CHEFON, col formant deux pointes, garni petits plis et points anglais, volants de broderie au bord. Jupe avec petits plis et points anglais, volant de broderie au bord. — 14. PETITE ROSE EN NANSOUCK, col avec entre-deux orné de broderie tout autour. — 15. PETITE ROBE DEMI-LONGUE garnie d'entre-deux de dentelle et petits plis de lingerie. — 16. PETITE JAQUETTE D'APPARTÈMENT EN PIQUÉ, grand col carré garni de broderie posée en applique, manches et poches avec même garniture. — 17. PETITE CULOTTE FORME ANGLAISE garnie de broderie madère.

DIFFICILE A BRIDER



Premier assaillant. — Quoi ! un bourgeois comme ça, rien qu'une montre en cuivre et 75 cents en argent ! Allons, où est le reste ? Vite !

Isaac. — Tien t'Abraham, z'est doué en brobriédés, mon ami, et blacé au nom de ma femme.

Chronique Théâtrale

THÉÂTRE ROYAL

Une Romance du Tennessee va nous transporter dans le Sud ; il n'y a qu'à se rendre au Royal, cette semaine, aux représentations de "Coon Hollow", nous y trouverons le miroir de la nature dans le vieux Tennessee avec toutes les réalités de la vie.

Amour, passions, haine, tout est raconté d'une manière gracieuse, réelle, tel que la vie nous en présente tous les jours et particulièrement captivant pour nous, gens du Nord, qui nous délectons aux récits de la vie dans les Edens du Sud. La presse à coton en opération, tel que dans les plantations du Sud ; l'effet de clair de lune et ceux de lumière dans l'obscurité, constituent une scène étonnante. Les mouches à feu volètent dans les branches, les oiseaux y chantent et tout spectateur croit être transporté dans ces pays merveilleux.

Il y a aussi la grande course de bateaux sur le Mississipi, donnée à l'heure du crépuscule par les deux grands bateaux, "Robert E. Lee" et "Natchez", brillamment illuminés et sous pleine vapeur.

Sur la levée, un groupe de garçons et filles de couleur sont attroupés, se réjouissant d'une façon pittoresque.

Danses, chansons, bande de musique contribuent à faire de la représentation un véritable enchantement pour les yeux.

PALLADIO.

UN VOYAGE A PARIS (MONOLOGUE)

PERSONNAGE : UN JEUNE GARÇON EN COSTUME DE VOYAGE.

Costume de voyage : chapeau, pardessus. A la main : une valise, un parapluie, un carton à chapeau. Un plan dans la poche.

(Tout ce monologue doit être dit lentement.)

J'arrive de Paris. J'ai vu Paris. (*Il pose ses bagages.*) Paris dont on parle tant et que personne ne connaît ! (*Fort.*) Personne !

(*Avec pitié.*) Il y a bien Dupont — vous savez, le grand Dupont — et puis Dubois — vous savez, le petit Dubois — qui prétendent y être allés... admettons. Je ne voudrais pas les contredire, mais enfin, c'est faux !

(*Grave.*) Et, tenez, la vérité vraie sur Paris, la voici. (*Un temps.*) En débarquant à la gare, — une gare, mon Dieu, comme toutes les gares — on voit d'abord des employés de l'octroi en uniforme qui, de leurs grosses mains noires, retournent votre sac de nuit, comptent votre linge sale et salissent votre lingo propre ! (*Un temps.*)

Une fois débarqué (*il ramasse ses bagages*), il faut se défendre contre les commissionnaires, les garçons d'hôtel, les guides, les cochers. (*Tout en parlant, il mime la scène.*) Savez-vous ce que c'est que tous ces gens, que vous prenez pour d'honnêtes industriels ? (*Presque à voix basse.*) Tous des filous ! (*D'un air tragique.*) Ah ! malheur à vous, si vous les écoutez !

(*Pleurant.*) On ne vous revoit plus jamais ! (*Changeant tout à fait de ton.*) On lit ça tous les matins dans les journaux !

(*Reprenant.*) Enfin, admettons que vous ayez échappé aux premiers dangers, vous voilà à la recherche de votre chemin.

(*Il pose ses bagages.*) Vous avez trois moyens à votre disposition (*il compte sur ses doigts*).

Le troisième, le plus simple, est de se faire accompagner par un ami connaissant déjà Paris. — Il est trop simple ! N'en parlons pas.

Le deuxième, c'est de demander son chemin en observant scrupuleusement de faire très exactement tout l'opposé de ce qu'on vous dit. Jamais le Parisien ne vous indiquera le bon chemin ; le Parisien, né farceur, vous envoie toujours dans la direction opposée. Mais chez nous (*d'un air très finaud*) on ne s'y laisse plus prendre : nous ne sommes pas des provinciaux !

(*Reprenant.*) Reste le premier moyen — le meilleur, car vous n'avez recours à personne. S'il pleut, au lieu de prendre une voiture, vous ouvrez votre parapluie. (*Il ouvre son parapluie.*) Puis, vous tirez votre plan, que vous déployez de temps à autre. (*Il déploie son plan.*) Comme ça. Vous le consultez et vous admirez, chemin faisant, les beautés de la capitale — sans rien demander aux Parisiens, ce qui est l'essentiel. (*Son parapluie d'une main, son plan de l'autre, il cherche à prendre ses bagages qu'il finit par déposer, après quelques embarras comiques.*) C'est ainsi que j'ai pu admirer au milieu d'une grande place une pierre en un seul morceau qui se tient toute droite, (*il cherche son plan, et dit en hésitant un peu*) : c'est la colonne Vendôme. Et puis, un peu plus loin, une grosse colonne en bronze faite avec des canons. (*Même jeu.*) C'est l'Obélisque. Puis une église carrée, comme la maison de Nîmes. (*Même jeu.*) C'est l'église de l'Opéra. Et puis encore un grand bâtiment qui ressemble à un hôpital. (*Même jeu.*) C'est... la Chambre des députés.

Et le long des boulevards, — ces boulevards dont on parle tant — les arbres ont des grilles aux pieds, sans doute pour que nous ne les emportions pas à la campagne afin de leur faire prendre l'air dont ils ont tant besoin !

Et quels arbres ! Non ! Je préfère ma province ! (*Il ramasse ses bagages.*) Et si jamais le grand Dupont ou le petit Dubois font devant vous l'éloge, de la capitale, vous pouvez me les adresser sans crainte : je me charge de leur prouver — mon plan à la main — qu'ils n'y sont jamais allés.

II. B.

COSMOGRAPHIE

Louiset. — Sais tu ce qui fait tomber la pluie, dis Julien ?

Julien. — Mais elle est obligé de tomber.

Louiset. — Obligée ! Pourquoi ?

Julien. — C'est que si elle ne tombait pas elle remonterait plus haut et éteindrait le soleil.

UN TOUR PENDABLE

Grosillon. — Vous ne savez pas, peut-être que, il y deux ans, un peu avant votre mariage ma fois, j'avais demandé la main de celle qui est devenue votre femme. Que la vie est drôle, hein ?

Dumollard. — Ah, oui, très drôle. Et dites moi, qui de vous deux a brisé l'engagement ?

Grosillon. — Moi, mon cher.

Dumollard (le rossant d'importance). — Ah, c'est toi misérable. Que jamais de ta vie tu ne t'amuse à me jouer un tour semblable ou j'aurai ta vie.

ELLE ÉTAIT DE GLACE



Lui. — Oh, Héloïse ! Quelle froideur, qu'avez-vous donc, ma chère ? Dites-mo ce que j'ai fait !

Elle. — Ce que vous avez fait ? Vous avez oublié d'apporter ma mantille, mon cher Charles !

NOS CHÉRIS



PRÉCOCE DESTRUCTION.

CHANTS EPIROTES

Jusques à quand, ô palikares, vivrons-nous dans les défilés. — Sur les montagnes, seuls, comme des lions — habitant des cavernes, ne voyant que les forêts.

Et fuirions-nous les hommes pour nous soustraire à la rude servitude. — Quittant patrie, parents, frères — nos amis, nos enfants, tout ce que nous aimons ? — Mieux vaut une heure seule de vie libre que quarante ans d'esclavage et de captivité !

Fidèle à la patrie, — j'en briserai les liens ; — si je viole mon serment, que le ciel me foudroie — me consume et me réduise en fumée.

RIGAS.

VÉRIDIQUE ET SIMPLE HISTOIRE

Au moment où, de tous côtés et dans tous pays, beaucoup de bons esprits s'occupent de l'amélioration des procédés de dame justice, il nous a paru intéressant de narrer, par le menu, l'étonnante et douloureuse aventure arrivée à un de nos bons amis, cet infortuné de Simplenville.

Il y a environ six mois, Simplenville disparut subitement sans qu'aucun de ses amis put arriver à le déterrer. Pour ma part, je me mis à sa recherche dans tous les endroits où je pouvais supposer le rencontrer. Enfin, de guerre lasse, j'y renonçais. Hors, hier, Simplenville, l'air abruti, vint me rendre visite et me fit savoir la déplorable aventure qui, pendant six mois, l'avait séparé du reste du monde. Oyez un peu.

La scène se passe sur le boulevard. Simplenville est au centre d'un groupe plutôt peu sympathique, composé d'hommes de police.

— Vous ne voulez pas parler ?

— Mais on vous a entendu crier : à bas le tzar, vive la Pologne...

Mossieu !...

— As-tu veux faire le malin ! Allons, housté, au bloc...

A présent c'est à la Préfecture, chez le Dr Bertillon, que Simplenville est transporté.

— Ah ! c'est vous qui ne voulez pas parler ? Très bien, très bien, mon ami. Laissez-vous, au moins, mesurer tranquillement...

Là, à présent, reconduisez-le à son cachot... on verra bien s'il ne se décide pas à dire qui il est.

— C'est de l'obstination. M. le Docteur, mais on va lui fourrer le cabriolet. Allons, hop là, vermine.

×

Dans le cabinet du juge d'instruction.

— Ah ! c'est vous qui avez assassiné la veuve Beequenbois ?... non... c'est vrai, c'est vous qui ne voulez pas répondre et qui, depuis trois semaines exaspérez tous ceux qui vous approchent.

Allons, un bon mouvement, votre nom !...

— Rien encore, voyons, faites vous une raison !... vous ne pouvez pas éternellement rester muet... On finira par percer à jour votre identité... Vous ne voulez pas... C'est bien... Gardarmes, reconduisez le prévenu dans sa cellule, secret absolu, je le réinterrogerai dans deux mois.

×

Dans la cellule. Le jeune et dégingolte Laripette s'adressant au prisonnier :

— Tiens, voilà la cruche, mon vieux colon. On m'a mis avec toi pour te faire parler, mais on est bon zigou et je ne mangerai pas le morceau. Eh bien, c'est tout ce que tu débale... pas bavard ; voyons, la fait donc pas à Laripette ! Dis moi, ouf, au moins...

×

Même endroit, deux mois après, Simplenville vient, sans plus de succès que précédemment, d'être interrogé par le juge d'instruction.

Le gardien crie : — Allons bon, voilà qu'il veut se pendre cet enragé là ! Mais a-t-on jamais vu un entêté pareil. Ça serait si simple de parler.

×

Dans le cabinet du juge d'instruction, quatre mois après.

— Si vous ne voulez pas parler, signez cet aveu.

Ah ! cela vous réveille, mon ami, mais quoi, je vous dis de signer, je ne vous dis pas d'écrire sur mon procès verbal... (lisant) Quoi !... "Je suis sourd-muet !"

— Ah ! ça, vous ne pouviez pas le dire ?

— Allez, vous êtes libre... mais tâchez de ne pas vous faire repincer.

×

Et voilà ce que me fit comprendre l'infortuné Simplenville. Ce qui prouve bien que, quand on est sourd-muet, il faut éviter soigneusement la police et les juges d'instruction.

PARISIEN.

INFORMATIONS

Madame Bétasson. — Toujours avec leur Pôle Nord ! Ce que je voudrais savoir moi, c'est que s'ils trouvent le Pôle Nord est-ce que la glace sera meilleur marché ?

De toutes les teintures offertes au public pour la barbe, aucune est plus désirable et d'une application aussi facile que celle de Buckingham pour une belle couleur brune ou noire.

SUGGESTION A MM. LES ÉCHEVINS



Par ce temps de boues copieuses, il est devenu très difficile pour le sexe faible de traverser les rues de Montréal sans y laisser ses chaussures. Le SAMEDI suggère timidement l'emploi des pompiers et agents de police afin de remédier à cet état de choses qui nous ridiculise aux yeux des étrangers.

LES ARTS ET LA GUERRE



I
Madame qui avait une visite à faire confia, avec toutes sortes de recommandations, le bébé à la bonne et partit en disant : — Dix minutes seulement, Marie ; promenez-vous ici en m'attendant.



II
Mais Marie avait deux admirateurs : l'élegant Fildacier, un superbe militaire, et cette putative de Dupinceau, un peintre d'avenir. Comme elle prit, sans hésiter, le bras du premier, Dupinceau suivit en ruminant quelque mauvais tour.

INCONSÉQUENCE

Tout croule sous mes pas et cependant j'espère.
J'espère quoi ? Je n'en sais rien.
C'est un espoir vague, imprécis, plein de mystère,
Et berceur, et qui fait du bien.

Da triste cœur humain, bizarre inconséquence,
Le désespoir fait espérer,
Tandis que le bonheur amène la souffrance
Et que le rire fait pleurer.

C'est quand il est meurtri, quand on croit qu'il expire,
Que le cœur est le plus vivant.
Il a vidé la coupe amère ; rien de pire,
Rien pour lui de plus décevant.

Il faut bien que le ciel sourie après l'orage ;
On ne peut pas toujours gémir ;
Après l'abattement doit naître le courage,
Après la veille le dormir.

Quand la main de la ronce a senti les épines
Il lui faut bien cueillir la fleur ;
Il faut que le plaisir dilate les poitrines
Qu'a fait suffoquer la douleur.

Rien ne dure ici-bas, c'est ce qui nous console
Dans les pires adversités :
Comme la joie, hélas ! le désespoir s'envole,
Faisant place aux félicités.

Ne maudissons donc point le destin qui nous sèvre
Du bonheur dès qu'il est cueilli,
Car ce même destin rend doux à notre lèvres
Le chagrin dès qu'il a vieilli.

CONSEILS ÉLECTORAUX

MONOLOGUE

Oui, Mesdames et Messieurs, tel que vous me voyez, j'ai failli être député ! Parfaitement !

Mais permettez-moi d'abord de me présenter à vous. (*Saluant*). Anatole Dubedondur, ex-candidat aux élections législatives, auteur du "Manuel du parfait député" (3 francs broché, 4 francs relié).

J'ai trente-cinq ans. Je ne les parais peut-être pas, mais je les ai tout de même. Je ne suis pas ce qu'on peut appeler un aigle ; je ne veux pas dire pourtant que je suis un crétin. Non, mais enfin, je suis un être insignifiant. Toute fausse modestie mise à part, j'avoue franchement que je ne suis bon à rien. J'ai cependant une qualité que je me reconnais, je suis très franc. Je sais bien qu'à l'époque où nous vivons, c'est un défaut, mais n'importe, quand j'ai quelque chose qui me pèse sur le cœur, eh ! bien, il faut que ça sorte. Je suis comme ça, moi !

Je vous disais donc que je suis un nulard. Fruit sec de l'Université, mes parents ne savaient que faire de moi. J'avais bien eu, au Lycée, un troisième accessit de gymnastique ; mais je ne pouvais pourtant pas me faire clown ; d'ailleurs, je n'aime que très médiocrement les exercices violents ; je suis d'un tempérament calme, moi. Heureusement qu'un de mes oncles eût l'heureuse inspiration de me laisser, en mourant, une fortune rondelette. Dès lors, j'étais sauvé ! Avec mes pièces de cent sous, l'intelligence et le savoir devenaient des accessoires inutiles !

J'aurais pu, avec ma galette me faire nommer sous-préfet, percepteur ou substitut : Le Palais Bourbon m'attira. D'intelligence au-dessous de la moyenne, sans instruction, mais le gousset suffisamment garni, j'étais né pour être député et devenir ministre.

Je posai donc ma candidature comme indépendant, incolore. Je dépensai les doux tiers de ma fortune à payer les frais de mon élection ; j'achetai, sans compter, le plus de voix possible ! O moment de félicité et d'allégresse que je n'oublierai jamais : je faillis être nommé. Mon adversaire, le socialiste Pulacrote, le balayour, n'obtint que 200 voix de plus que moi. J'étais vesté, mais bien content tout de même. "Le sage sait se contenter de peu."

Voyant se fermer sur moi les portes de la chambre, je me lançai dans la littérature. Mon expérience, les épreuves par lesquelles j'avais passé, les injures dont mes adversaires m'avaient abreuvé pendant la période électorale — on avait affirmé que j'étais un ancien forçat et que j'avais tué père et mère — tout cela me permit d'écrire le "Manuel du parfait député." Mon livre eut un très grand retentissement. Les journaux en publièrent l'éloge dans des entrefilets dithyrambiques, payés à tant la ligne, naturellement !

J'ouvris un cabinet de consultations électorales. Je me charge, à des

prix très modérés, de faire nommer n'importe qui sénateur, député, conseiller général, conseiller municipal et même président de société de gymnastique ou autre, suivant le prix qu'on y met. Les élections, voyez-vous, ça me connaît ! Du reste, comme vous êtes des amis, je vais, en quelques mots, vous donner un aperçu de ma méthode :

Je commence, d'abord, par soumettre le candidat à une série d'épreuves : Il doit pendant toute une semaine, se laisser insulter, sans broncher, de la façon la plus grossière ; puis il faut qu'il écoute, sans sourciller, raconter sur sa famille, des ignominies. Quand il a l'amour-propre absolument... tanné, je passe au second exercice : je l'habitue à mentir progressivement ; puis, je lui enseigne la manière de distribuer à la ronde des poignées de main au miel et des sourires à la fleur d'oranger ! Son éducation première étant terminée, je lui fais apprendre par cœur

JANE GUY.

deux ou trois discours ronflants, aussi vides de sens que possible ! Plus ils sont vides, mieux ils valent ! Mon homme les débite, il reçoit des injures et des gifles ; il les garde et il est élu ! Ça n'est pas plus malin que ça ! Après tout, c'est une affaire d'habitude ! On dit que c'est en forgeant qu'on devient forgeron ; moi je prétends que c'est à force d'être insulté et de recevoir des coups de pieds, dans le prolongement du dos, qu'on peut devenir député !

Mais mon enseignement ne s'arrête pas là ! Je donne aussi des conseils aux députés arrivés ! Je les ai réunis en dix commandements qui se trouvent dans mon "Manuel du parfait député." Je vais vous les dire gratis. Tâchez d'en faire votre profit !

COMMANDEMENTS DU PARFAIT DÉPUTÉ

1. Quand député tu deviendras Plus de scrupule aucunement !
2. Tes promesses tu ne tiendras Que s'il le faut absolument !

DEVINETTE



—Oui, madame, ce ne peut être que ce monsieur bien mis qui a volé les costumes.
—Mais où est-il ?

LES ARTS ET LA GUERRE — (Fin)



III

Deux coups de brosse et la métamorphose est opérée : le bébé rose est devenu un magnifique négriillon.



IV

Aussi quand Madame, de retour, aperçut son fils ainsi arrangé, inutile de dire que Marie eut son congé. Elle n'y a rien compris, Fildacier non plus. Mais Dupincaeu s'en est fait une pinte.

- | | |
|---|---|
| 3. Tes vingt-cinq francs tu palperas
Avec chèques très carrément ! | 4. D'opinion tu changeras
Selon les besoins du moment ! |
| 5. Dans les discussions, ouvriras
La bouche pour un braillement ! | 6. De l'eau bénite donneras
Aux électeurs abondamment ! |
| 7. Aux influents tu promettras
Le croix d'honneur prochainement ! | 8. Aux sans-travail annonceras
De l'or, sans labeur fatigant ! |
| 9. Aux Zraélit's assureras
Le droit d'usure à cent pour cent ! | 10. De tous ces gogos tu riras
Après les avoir mis dedans ! |

Et maintenant, j'ai l'honneur de vous annoncer que je serai candidat aux prochaines élections législatives dans le 3e arrondissement. Votez pour moi ! Je vous affirme que je ferai un excellent député !...

JEAN REINRAG.

ILS NE L'ANNONCENT PAS

Bouleau. — Je vois par les annonces qu'il fait partout que le grand tragédien X... voyage sous la gerance de sa femme.

Rouleau. — C'est ce que font la plupart des hommes, seulement ils ne l'annoncent pas comme X...

Le trou de la Serrure sait

que dans vingt clés du trou-seau, il n'y en a qu'une qui ira. Toutes les autres sont aussi des clés. Quelques-unes plus belles, d'autres plus grosses que la bonne clé — la clé qui va. Il en est ainsi pour les salsepareilles — il y en a des quantités. En avez-vous essayé, et avez-vous trouvé qu'elles ne vous ont fait aucun bien ? Ne désespérez jamais avant d'avoir essayé la Salsepareille d'Ayer. Il en existe qui promettent plus, mais celle d'Ayer est la Salsepareille par excellence. Elle guérit quand les autres ne le peuvent pas. Aussi bien des gens nous écrivent-ils : "Je n'ai ressenti aucun bien avant d'avoir essayé la vôtre." — "Quand toutes les autres n'avaient rien fait, j'ai été guéri en prenant

La Salsepareille d'Ayer."

Le "Curebook" en dit plus. Gratis. Demandez-le. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

— "C'est très bien, petit Bob, d'avoir mangé ce soir deux fois du bœuf."
— "C'est pour qu'il n'en reste pas demain matin."

Une Recette par Semaine

Par les temps froids, beaucoup de personnes souffrent des lèvres. On peut les guérir, ou tout au moins adoucir leur mal, de la manière suivante :

On commence par baigner les lèvres d'eau tiède ; on les essuie ensuite avec un linge très doux et légèrement chauffé, puis on les couvre d'une petite couche de pommade camphrée. Au bout d'une heure, on essuie de nouveau les lèvres, puis on les enduit de glycérine.

Les personnes dont les lèvres se gercent facilement, doivent prendre la précaution, dès les premiers froids, de les imprégner de glycérine avant de s'exposer au contact de l'air.

B DE S.

Relevé dans la liste des membres du cabinet de M. Doumer, en Indo-Chine.

— M. Sargues, commis du ministère des finances ; secrétaire particulier.

Une simple réflexion à ce sujet.

Que M. Doumer prennent ses précautions ; il pourrait bien ne pas faire là-bas un long séjour et sauter avant peu car... *Sarreguemine...*

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Loterie sur toute la ligne. En Europe, au Canada, partout. Heureux quand, comme la Société Artistique Canadienne, le hasard sert de véhicule à une pensée philanthropique et généreuse et que le très mince effort fait par chacun, tout en lui donnant de sérieuses chances de gain, contribue à atteindre un but défini, généreux, pratique.

Combien se demandent-ils, quand ils prennent un des billets de la Société, le bien que si faible apport à l'œuvre générale va produire, multiplié par le grand nombre ?

Dix cents, somme insignifiante grâce à laquelle, outre que vous pouvez très bien, chers lecteurs et lectrices gagner un de ces jolis lots qui, chaque semaine sont mis à votre disposition, vous aurez la satisfaction intime d'avoir contribué à une bonne œuvre, à une œuvre intelligente et patriotique.

TRIO DE PROVERBES

La voie d'eau chiche fait le paysan riche.

x

Quand la cage est faite l'oiseau s'envole.

x

Ne compte tes poulets que lorsqu'ils sont éclos.

SANCIO PANÇA.

JEUNES ET VIEUX

Feront usage du *Baume Rhumat* avec succès dans tous les cas de rhume, toux, coqueluche ou bronchite. Ce remède français n'a pas de rival sous le rapport de l'efficacité.

Au large. — Entre marins :

— Un vieux loup de mer à un bleu.

— Eh bien ! 10⁵, as-tu trouvé l'étoile polaire ?...

— Chez nous, elle était au-dessus d'la ferme à mon oncle, mais ici, puisqu'il n'y a pas de toits, je n'la revois plus !

**

Chez le marchand d'antiquités :

— Cette armoire est-elle réellement Louis XVI ?

— Tout ce qu'il y a de plus Louis XVI. Voyez plutôt... Oï lui a coupé la tête!

**

— Votre maître est-il là, Baptiste ?
— Monsieur, il est parti hier soir.
— En villégiature ?
— Oh ! non, monsieur... en chemin de fer.

Sel de Coleman
LE MEILLEUR POUR LA TABLE, ET LA LAITERIE
SANS EGAL QUAND A LA QUALITE
CANADA SALT ASSOCIATION, CLINTON, ONT.

FATHER KOENIG'S NERVE TONIC

L'Ouïe Rendu. (9)

ZÜRICH, CAS., Sept. 15, 1894.
J'ai donné le Tonique Nerveux du Père Koenig à un garçon de 9 ans, qui avait perdu l'ouïe à la suite de scarlatine. Après en avoir pris 3 bouteilles, il était capable d'entendre et de parler, et malgré que les médecins eussent dit, qu'il n'entendrait jamais — il est parfaitement bien maintenant.

Plusieurs autres personnes, ayant souffert de faiblesse des femmes d'ancres malades résultant de cette cause, prirent le Tonique Nerveux du Père Koenig d'après mes conseils et furent guéries.

Dans mes voyages dans l'est du Kansas, comme missionnaire, les gens qui me demandent mon avis, je leur recommandais le Tonique Nerveux du Père Koenig et il avait les effets désirés.

REV. J. B. VORNHOET.

FREEMONT, ILL., Oct. 26, 1890.

Nous avons fait usage de 12 bouteilles de Tonique Nerveux du Père Koenig pour les nerfs et avons obtenu les effets désirés dans chaque cas.

LES SEURS DOMINIENNES

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE, - - - Québec.

Aimer, c'est trouver le bonheur dans le bonheur des autres.

MME DE LA FAYETTE.

CLEANSING HARMLESS USE TEABERRY FOR THE TEETH
25c. FOR THE
ZOPESA CHEMICAL CO. TORONTO.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

LE PLUS GRAND DÉFAUT

Ruth.—Quel est le plus grand défaut des hommes?
 Maud.—La rareté.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 71



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis, qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle Hermine Carval, L. J. Belanger, Chs Curran, Edouard Long, Mlle A. Roy, Mlle M. Roy (Montréal), Mlle Maria Montreuil (Lévis, Qué.), Mlle Mary Jane Gélinas (Pointe St. Charles), Mlle Joséphine Gagné (Québec, Qué.), A. M. Demers (Waterloo, Qué.), Peter Bernack, Joseph Grégoire (Cohoes, N. Y.), Mlle Almida Richard, Mlle Angelina Lacroix, Edouard Cloutier (Fall River, Mass.), Julien Desnoyers (Waitfield, Vt.).

Mlle Maria Montreuil (Lévis, Qué.), Mlle Joséphine Gagné, 103 d'Aiguillon (Québec, Qué.), Julien Desnoyers (Waitfield, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centus en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de M. Edouard Long, 136 Aqueduc, Mlle M. Roy, 392 Ambert (Montréal).

Le tirage s'est fait en présence de M. A. M. Demers, de Waterloo, Qué.

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896

1687 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	100 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

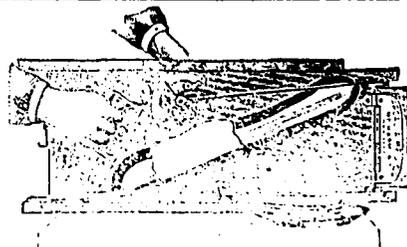
Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents.
 Valeurs rachetées sans escompte.

Deux bohèmes, comptant l'un sur l'autre, font un dîner dans un café des boulevards. On apporte l'addition.
 —As-tu de l'argent?
 —Non... Et toi?
 —Pas un sou. Jouons le dîner en cinq sec, il n'y en aura qu'un à avoir le déshonneur.

Relevé dans le carnet d'un loqueteux philosophe :

"Je trouve qu'en France, on s'occupe trop des gens inondés et pas assez de ceux qui sont à sec!"



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc. . . .
 RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction: le plus bel assortiment de
 COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

SEPT... MILLIONS

Un gros nombre, n'est-ce pas? Neanmoins, il représente le nombre de pores qu'il y a dans la peau. N'avez-vous jamais réfléchi à la quantité de matière étrangère contenue dans ces petites bouches de pores et qui menace votre santé? Le bain turc russe nettoie, purifie et ventile les pores, ce que le savon et l'eau ordinaires ne peuvent pas faire.
 Faites, durant le jour, le soir, jusqu'à dix heures, 30c.
 Jour des dames, les bords avant midi et les mercredis après midi.

OUVERT TOUTE LA NUIT

BAINS LAURENTIENS . . .
 Angle des rues Craig et Beaudry

Concerning Newspaper Advertising

Consult CANADIAN ADVERTISING AGENCY

JOHN I. SUTCLIFFE H. R. STEPHENSON
 EUROPEAN OFFICES: 60 Watling St., London, E.C.2. AMERICAN OFFICES: 76 King St. E., Toronto, Can., Carter Bldg., Boston, U. S. A.
 5 Rue D'La Fosse, Paris.

L. A.

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

14 AVRIL '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION

} Le Numéro	36,906 a gagné le prix de	\$1,000.
	do	400.
	31 MARS do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fluxus Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Énervements, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupule, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moelle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une VÉRITABLE Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de personnes guéries.

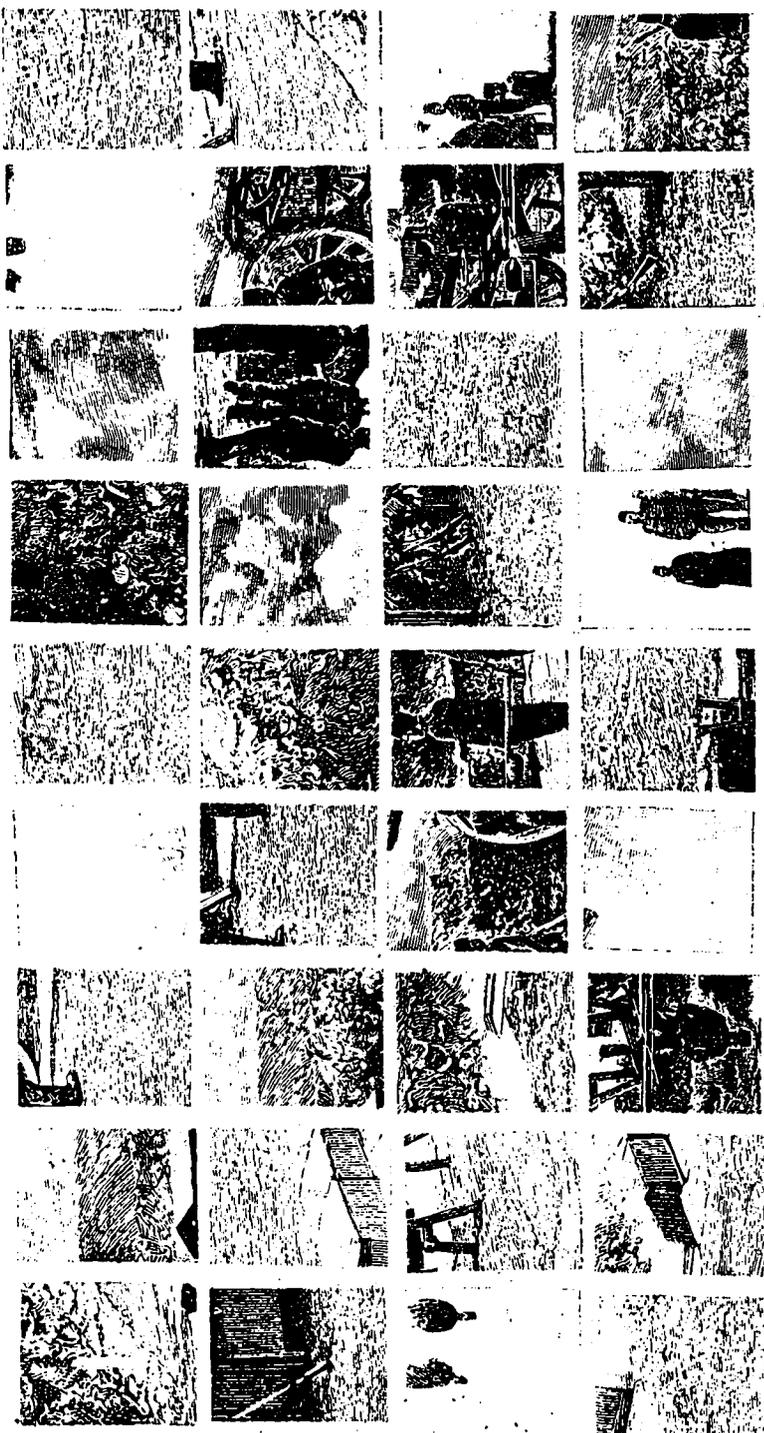
IL VOULAIT SAVOIR

Le petit Jean. — Je ne voudrais pas t'ennuyer, papa, mais je voudrais bien savoir comment...?

Le père. — Comment, quoi ?

Le petit Jean. — ... Comment que ça se fait que le petit bébé du poisson rouge qui est dans le bocal ne se noie pas avant d'avoir appris à nager.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 73



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, une Batterie Turque en Crète.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 14 avril, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, au choix ...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m.
et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
2318

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

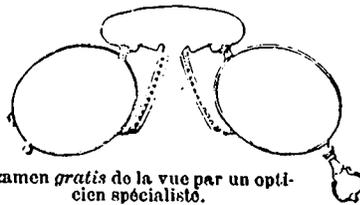
- THEY -
CURE HEADACHE,
DYSPEPSIA,
CONSTIPATION,
HEARTBURN,
DIZZINESS,
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say.

30 mai 97

A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D^R CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents